A. DUMAS

DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

4

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

E. SUE.

P. FÉVAL



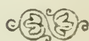
LES FILS DE FAMILLE.



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.



LES FILS DE FAMILLE

PAR

EUGENE SUE.

4

Édition autorisée pour la Belgique et l'Etranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

1856

I

— Méconnu..., — dit Jeane avec amertume, — non... non, nous ne vous connaissons que trop... et trop bien !

— Tenez, monsieur notre cousin... croyez-moi, ne lassez pas ma patience... elle a été jusqu'ici excessive... et je ne jurerais plus, maintenant, de rester maître de moi, — ajouta Maurice sentant son indignation réveillée par l'audacieuse persistance du jeune

diplomate. Cependant, se contenant, il reprit avec ironie : — Je devine votre honnête intention ; nous sommes, Jeane et moi, heureux, confiants l'un dans l'autre ; ce bonheur, cette confiance vous enragent ; c'est tout simple : vous éprouvez naturellement le besoin de jeter dans notre cœur la défiance et le chagrin, comptant, pour ce bel exploit, sur le fiel de vos paroles. Avouez que nous serions dignes d'être les stupides jouets de votre méchanceté, si nous consentions à vous écouter... Donc, bonsoir, monsieur notre cousin.

Et Maurice offrant son bras à sa fiancée :

— Viens, Jeane...

Tous deux hâtèrent le pas, devançant pendant quelques instants San-Privato. Celui-ci restant ainsi en arrière avec Charles Delmare, lui dit :

— Mon cher monsieur... vous avez sur ces deux enfants une influence extrême et méritée... faites donc, s'il vous plaît, qu'ils daignent m'écouter en place... car, d'honneur, je ne saurais, sans m'essouffler, entre-

prendre une conversation qui ressemble fort à l'une de ces courses au clocher dont vous étiez le héros souvent vainqueur, au temps de votre belle jeunesse...

— Monsieur, — reprit Charles Delmare, — je ne puis... forcer Maurice et sa cousine de vous écouter... ils vous ont dit pourquoi ils redoutaient cet entretien.

— Parbleu ! c'est justement pour cela que je veux qu'ils m'entendent et qu'il faut à cela les engager.

— Encore une fois, monsieur, je ne puis les forcer de vous écouter.

— Allons, mon cher, vous êtes trop modeste... ces tourtereaux ne céderaient pas à votre désir, à vous... leur ami... leur cher maître? Ne prenez donc pas, de grâce, ces airs penchés d'humble et timide violette cachée sous la mousse... on sait ce que vous valez... ce que vous pouvez... Aussi serez-vous, sur l'heure et désormais, un instrument entre mes mains...

— Misère de moi ! quand je songe à l'avenir... cet homme me ferait, je crois, com-

prendre le meurtre..., — pensait Charles Delmare épouvanté des conséquences incalculables que pouvait avoir sur son avenir et sur celui de sa fille l'espèce de domination que devait exercer désormais sur lui San-Privato, et il reprit tout haut:

— Vous vous trompez, monsieur, si vous espérez faire de moi un instrument aveugle de vos volontés... je...

— Ah! que de paroles! que de lenteurs! — reprit San-Privato haussant les épaules; — le temps presse, je veux entretenir à l'instant ces bons jeunes gens... leurs impressions sont encore toutes chaudes, ils n'en seront que plus malleables... donc! dépèchons... Élevez la voix... appelez-les... obéissez...

— Mort et furie! — s'écria Charles Delmare serrant les poings et attachant sur San-Privato un regard flamboyant, — je te...

— Hein..., — fit le jeune diplomate, toisant son interlocuteur, — plait-il... on se rebelle, ce me semble!

— Mon Dieu... mon Dieu! — murmura

Charles Delmare, — ah! c'est trop souffrir...

— Pour mettre un terme à ces souffrances-là, mon cher, je me permettrai de vous recommander votre fameuse ordonnance contre la migraine... vous savez? Vous étiez, d'honneur, fort spirituel, fort en gaieté ce matin... A chacun son heure! Moi, je suis, ce soir, fort joyeux... et je vous trouve réjouissant... Ah çà! hâtons-nous... Appelez ces jeunes gens.

— Non...

— Non?...

— Non! et mille fois non! Je devine le piége que tu vas leur tendre, misérable!

— M. Charles Delmare, — reprit San-Privato d'une voix tranchante, — avant une heure, mon oncle Dumirail saura par moi que...

— Malheur à moi! murmura Charles Delmare en cachant son visage entre ses mains. — Oh! ma fille... ma fille!

— Voilà qui est fort paternel assurément, mais ceci n'avance point du tout mes petites

affaires, — reprit en ricanant San-Privato. — Au lieu de soupirer tout bas en égoïste et pour votre satisfaction personnelle : « Ma fille, ma fille... » criez donc, mon cher, d'une bonne voix pleine et sonore : — « Jeane! Maurice ! arrêtez-vous ! » — Voyons... dépêchons, ou sinon...

— Jeane... Maurice !... — cria faiblement Charles Delmare suffoqué par la douleur, vaincu par une inexorable fatalité, — attendez-moi, mes enfants !

— Ah çà ! mon cher, vous vous moquez décidément du monde... qu'est-ce que ce timbre rouillé, fêlé, brisé ? Est-ce que ces jeunes gens déjà loin de nous peuvent vous entendre? Plus haut donc... morbleu!... plus haut...

— Jeane ! — cria le malheureux père avec effort, — Maurice... attendez-moi...

— C'est déjà mieux... mais encore insuffisant... recommençons cela, mon cher... Allons... ferme...

— Maurice... Jeane... attendez-moi, mes enfants !

— A merveille... Stentor, cette fois, eût été jaloux de vous, mon cher, — reprit San-Privato; — nos heureux fiancés s'arrêtent, se retournent vers nous... Rejoignons-les... vous allez voir quelque chose de curieux, à quoi, malgré vos vilaines et injustes préventions contre moi, vous ne vous attendez point, mon cher!

II

Maurice et Jeane, à l'appel de leur ami, s'arrêtèrent ; ils furent bientôt rejoints par San-Privato et par Charles Delmare. Celui-ci n'avait plus qu'un espoir : détruire plus tard, grâce à son influence sur les deux fiancés, l'œuvre perverse qu'allait entreprendre le jeune diplomate.

— Cher maître, — dit Maurice, — vous nous avez appelés?

— Oui, mon ami.

— Pourquoi?

— Il m'a semblé que, contrairement à votre opinion et à la vôtre, chère mademoiselle Jeane, vous devriez peut-être... écouter les explications... que désire vous donner M. San-Privato, — répondit avec effort Charles Delmare. — Quels que soient vos justes griefs contre votre cousin... vous pourriez du moins entendre la justification qu'il veut tenter.

Les deux fiancés regardèrent Charles Delmare avec une extrême surprise, et Jeane dit vivement :

— Comment... cher maître, vous nous conseillez de renouer un entretien... si pénible pour nous à tant de titres?

— Oui, mes enfants... je vous le conseille...

— Mais, cher maître, — ajouta Maurice, non moins étonné que Jeane, — vous le savez aussi bien que nous... il est impossible à notre cousin de justifier sa perfidie, sa méchanceté à notre égard...

— Sans doute..., — répondit Charles Delmare, de qui la torture allait croissant ; — mais les plus grands coupables ont le droit d'essayer de prouver leur innocence.

— L'innocence de M. San-Privato? — reprit amèrement Maurice. — Est-ce bien sérieusement que vous nous parlez, cher maître? Vous savez la cause de notre invincible répugnance à reprendre un entretien qui peut...

— Maurice, — dit Jeane interrompant son fiancé, — n'oublions pas que nous avons toujours tiré profit des excellents avis de notre ami; il doit en cette circonstance agir encore dans nos intérêts... écoutons-le donc.

— Soit! — dit tristement Maurice. — Puisse notre cher maître ne pas se tromper cette fois dans le conseil qu'il nous donne!

— Soyez assurée, mademoiselle, que je n'abuserai pas longtemps de votre attention, — dit d'un ton contenu San-Privato, s'adressant à la jeune fille. — J'ose seulement réclamer de vous la grâce de n'être pas

interrompu, et j'espère que votre ami, M. Delmare, — ajouta San-Privato jetant un coup d'œil significatif au père de Jeane, — voudra bien se joindre à moi, afin d'obtenir de vous la faveur que je sollicite?

— En effet, — reprit Charles Delmare obéissant à l'injonction du jeune diplomate, — par cela même que cet entretien est pénible pour vous, chère mademoiselle Jeane, le seul moyen de l'abréger est de lui laisser son libre cours.

— Ni moi ni Maurice n'avons, à Dieu ne plaise, le désir de changer en discussion ce que M. San-Privato a la singulière outrecuidance d'appeler sa justification, — dit Jeane; — nous nous résignons à l'entendre, uniquement par déférence pour vos avis, cher maître... Il peut être certain de ne pas être interrompu.

— Ceci convenu, mademoiselle, j'aurai en peu de mots terminé ce que je persiste à appeler ma justification, — reprit San-Privato. — Et d'abord... vous me reprochez l'es

pèce d'attrait involontaire que je vous ai inspiré... attrait dont vous rougissiez, contre lequel vous luttiez, et dont enfin vous avez triomphé, puisque à cette heure j'ai le malheur de vous inspirer autant de mépris que d'horreur... Ce sont vos propres paroles.

— Oui, monsieur, ce sont mes paroles; elles sont parfaitement conformes à ma pensée.

— Je vous crois, mademoiselle... et cette croyance me navre... car de ce mépris, de cette horreur, je me demande, hélas! quelle est la cause.

— Ah! — dit vivement Jeane, — c'est trop d'audace... vous osez...

— Chère mademoiselle Jeane, — dit Charles Delmare obéissant à un coup d'œil impératif de San-Privato, — de grâce... permettez que monsieur achève...

— Pardon, cher maître, l'indignation me faisait oublier ma promesse.

La jeune fille baissa la tête, garda le silence. San-Privato poursuivit :

— Oui, de cette aversion dont je suis l'objet, quelle est la cause, mademoiselle? Me feriez-vous un crime de cet attrait que je vous ai aussi involontairement inspiré que vous l'avez involontairement éprouvé? — reprit avec insistance San-Privato observant d'un regard oblique les traits de Maurice de plus en plus assombris et où se lisait le réveil de sa jalousie à peine assoupie. — Mon Dieu! est-ce donc ma faute si la comparaison établie par vous entre mon cousin et moi m'a été momentanément trop favorable? Est-ce ma faute, si au récit de mes voyages et de ces fêtes brillantes où j'assistais, vous avez pour la première fois senti le vide, l'ennui de la morne existence à laquelle vous êtes à jamais condamnée? Je suis encore en ceci l'écho de vos paroles... au besoin j'en appellerais à la mémoire de mon cousin.

— Oui, — dit Maurice d'une voix sourde sans cacher l'expression de ses regrets. — Jeane a dit cela...

— Il est vrai, — reprit vivement Charles

Delmare, devinant la pénible pensée de Maurice, — mais mademoiselle Jeane s'est empressée d'ajouter que...

— Ah! monsieur Delmare... monsieur Delmare, — reprit d'une voix doucereuse San-Privato coupant la parole au père de Jeane, — vous oubliez nos conventions... vous m'interrompez, cela n'est pas bien...

Charles Delmare, accablé, se tut, et Albert continua, prévenant une objection qu'il vit Jeane prête à lui faire :

— Oh! sans doute, mademoiselle, votre regret poignant de vivre ici ensevelie comme dans un sépulcre, afin de vous conformer aux goûts rustiques de votre fiancé... ce regret a été éphémère, vous l'avez du moins affirmé... Je suis trop poli pour douter de vos paroles, pour croire que par excès de délicatesse et par un courageux renoncement à vos vœux les plus chers, vous vous résigniez à vivre dans l'isolement, dans l'obscurité... vous..., — ajouta San-Privato donnant à sa voix l'accent le plus flatteur et le plus insinuant, — vous... appelée plus

que personne à briller dans le monde choisi... dans vous seriez le charme divin... l'ornement enchanteur... la reine idolâtrée...

— Cher maître, — dit soudain Jeane avec anxiété, presque avec remords, car l'accent séduisant de son tentateur l'impressionnait plus qu'elle ne devait l'être, et elle remarquait la tristesse croissante de Maurice, — cher maître, je l'avoue... cet entretien m'est odieux... me fait mal... Mon Dieu! le jugez-vous donc si nécessaire, qu'il nous faille le subir?

— M. Delmare sera certainement conséquent avec lui-même, — dit San-Privato remarquant l'embarras mortel du père de Jeane, — ne reconnaissait-il pas tout à l'heure la légitimité de ma justification?... Il ne saurait avoir changé d'avis...

— Je n'en ai pas changé..., — balbutia Charles Delmare écrasé de confusion et ne sachant, aux yeux des fiancés, quel prétexte donner à sa condescendance aux volontés de l'homme qui le dominait. — Encore un

peu de patience, chère mademoiselle Jeane...

— Ce n'est pas de la patience... c'est du courage... dont j'ai besoin, cher maître, pour suivre votre avis, si inconcevable qu'il me semble, — répondit Jeane chagrine et troublée. — Je me résigne donc... et, je l'avoue... la foi qu'en ce moment j'ai en vous est aveugle... c'est le mot...

— Ah! jamais plus qu'en ce moment nous ne vous aurons donné preuve plus grande d'affection, de gratitude et de déférence, — ajouta Maurice avec un léger accent de récrimination contre Charles Delmare, l'accusant de l'exposer à une souffrance morale, dont lui, Maurice, ne comprenait ni le but ni la nécessité.

— De quoi suis-je donc encore accusé par mademoiselle Jeane? — poursuivit San-Privato. — D'avoir tantôt donné le change à mon cousin sur la nature de l'impression que j'avais causée à sa fiancée? Peut-on m'adresser un tel reproche? Quel était mon but? Respecter le repos de Maurice en lui

cachant la préférence dont j'étais l'objet, préférence aussi flatteuse que fugitive, je ne le sais que trop, mais dont cependant Maurice a été plus blessé qu'il ne le veut paraître... ou plutôt qu'il ne croit l'être... Ah ! de ceci je m'afflige et m'effraye ! Hélas ! il en sera de cette préférence éphémère, insignifiante... je le répète, il en sera, dis-je, ce qu'il advient souvent d'une écorchure légère... certes, rien n'est d'abord plus insignifiant, à la condition qu'on l'oublie, que l'*on n'y touche point*... oh ! alors, elle est bientôt cicatrisée... Mais si chaque jour, à toute heure, on porte la main à cette écorchure, si on l'irrite, si on l'envenime par un prurit incessant, elle grandit, se creuse, s'aggrave, s'enflamme, devient une véritable plaie, cuisante, ulcérée, hideuse, et le fer ou le feu peuvent seuls arrêter les progrès mortels de la gangrène !

A ces mots d'une âpre énergie et d'une réalité terrible, les deux fiancés frissonnèrent et n'eurent pas la force d'interrompre San-Privato. Il poursuivit :

— Hélas! ainsi doit s'ulcérer peu à peu, et incurablement peut-être, le cœur de mon cousin Maurice, au souvenir incessant et corrosif de l'insignifiante préférence que m'a accordée sa fiancée... Cette chère petite préférence d'un jour, d'une heure, loin de l'oublier, Maurice se la rappellera constamment... cela est fatal. Oui, malgré lui, lors même qu'il sera l'heureux époux de son adorable fiancée, par cela même qu'il sera son trop heureux époux. . il se dira : « Jeane
» m'aimait tendrement; elle n'avait jamais
» vu Albert... cependant, durant un mo-
» ment, elle me l'a préféré... et de cette in-
» fidélité vénielle, Jeane m'a fait l'aveu
» loyal... Mais qui me prouve que le sou-
» venir d'Albert est à jamais éteint dans son
» âme? qui pourrait jamais prétendre jeter
» un regard clairvoyant dans cet abîme
» impénétrable... le cœur d'une femme!...
» abîme que parfois elles-mêmes n'osent
» sonder, de peur de reculer épouvan-
» tées... »

— Misérable! — s'écria Maurice dominant

enfin l'espèce d'objurgation qu'exerçait sur lui la parole de San-Privato, parole acérée, brûlante, sous laquelle venaient de se tordre les fibres les plus douloureusement sensibles du cœur de notre candide adolescent, — misérable! — répéta-t-il d'une voix haletante, — tu mens! par ta gorge, tu mens! je te méprise trop pour jamais t'honorer de ma jalousie! l'on ne jalouse que ceux que l'on craint ou que l'on envie... tu es trop lâche pour être à craindre! trop méchant pour être envié! non, non, Jeane s'abuse elle-même en croyant t'avoir, pendant un instant... préféré à moi... et...

— Viens, Maurice, — s'écria Jeane, — fuyons cet homme, non parce qu'il est redoutable, mais parce qu'il inspire le dégoût que provoque l'aspect d'un reptile. — Et s'adressant à Charles Delmare d'un ton navré : — Ah ! pour la première fois, votre amitié, toujours sage et éclairée, nous a donné un conseil funeste... cet exécrable entretien n'a que trop duré !

— Non ! — s'écria Charles Delmare, trem-

blant de voir son secret révélé par San-Privato, et, cédant soudain à une inspiration secrète, — non, reprit-il avec un accent d'affectueuse autorité dont Jeane fut profondément frappée, — non, mes enfants, non, cela n'a pas assez duré... je vous conjure d'entendre votre cousin jusqu'à la fin... il le faut... il le faut... c'est pour vous un devoir... et son accomplissement, si pénible qu'il soit, sera fécond pour vous... croyez-moi.

— L'accent de ce Delmare n'est plus embarrassé ainsi qu'il l'était tout à l'heure, il parle sincèrement en adjurant Jeane et Maurice de m'écouter jusqu'à la fin : Quel est son projet?... il ne peut songer à me servir... Enfin... nous verrons bien..., — pensait San-Privato, tandis que Maurice, irrité contre Charles Delmare, lui disait d'un ton brusque et résolu :

— *Monsieur*, vous trouverez bon que cette fois... je diffère d'opinion avec vous... il nous en a déjà trop coûté d'avoir suivi vos avis... Allons, Jeane..., — ajouta le jeune

homme avec angoisse, — et s'il le faut, nous fuirons à toutes jambes ce démon... qui s'acharne à nous torturer... Viens...

— M. Delmare, — dit San-Privato d'un ton significatif, — rappelez-vous votre promesse... sinon...

— Maurice, mon enfant, mon cher enfant, — dit Charles Delmare, saisissant la main de Maurice qui s'éloignait avec Jeane, — si étrange, si cruelle que doive vous paraître mon insistance en ce moment... je vous en supplie... croyez à mes conseils... vous êtes-vous jamais repenti de les avoir suivis? ne suis je pas votre ami? ne vous ai-je pas, de cette amitié, donné bien des preuves depuis trois ans? pouvez-vous, mes amis, me supposez-vous capable de vouloir vous égarer? La continuation de cet entretien vous semble pénible... odieuse... je le sais... il en doit être ainsi... mais... voyez-vous, Maurice... certains breuvages sont d'autant plus salutaires que leur amertume est plus grande...

— Ce roué de Delmare m'embarrasse... il

est définitivement par trop de mon avis... Encore une fois, qu'espère-t-il? Je ne puis le deviner. Enfin, il n'importe... achevons l'entretien... semons, afin de récolter... Jeane, Jeane, combien tu es belle! quels regards tu me jettes!... Ah! il en est d'eux ainsi que de tes yeux bleus! il y a de tout dans ces regards-là! Serions-nous séparés demain... vivrais-tu cent ans... Jeane, je te défie maintenant de m'oublier! — pensait San-Privato.

III

Maurice, si longtemps affectionné à Charles Delmare, de qui tant de fois déjà il avait pu apprécier l'excellent jugement, réfléchit qu'en la circonstance actuelle, circonstance si grave sous tant de rapports, son cher maître ne pouvait s'égarer dans les conseils qu'il lui donnait; aussi, sa fugitive irritation s'apaisa-t-elle, et non moins par conviction que par habitude de déférence, Maurice se

résigna, de même que Jeane, à vider jusqu'à la lie cette coupe d'angoisse, breuvage salutaire peut-être, mais dont les deux fiancés ne ressentaient jusqu'alors que l'âcre amertume.

— En deux mots je termine, — reprit San-Privato. — Une dernière accusation, la plus grave de toutes... pèse sur moi... Quel est mon crime?... Je me croyais perdu... et au bord de la tombe... j'ai osé, je l'avoue... Jeane... pardonnez l'audace... non... la sincérité d'un sentiment irrésistible que ni ma raison, ni mon respect pour vous, ni vos dédains ne sauraient vaincre... j'ai osé... vous dire: Je t'aime!

En prononçant ces mots d'une voix douce, vibrante, passionnée, San-Privato se transfigura; sa physionomie, jusqu'alors glaciale, sardonique ou hautaine, redevint ravissante et exprima l'émotion la plus tendre, la plus vive. — Mais, hélas! ajouta-t-il, et une larme touchante doubla le charme de son regard, — lorsque l'aveu de cet amour qui allait finir avec ma vie... que je ne comptais plus

que par secondes... amour... qui maintenant durera autant que ma vie, si longue qu'elle puisse être!... lorsque cet aveu a malgré moi, monté de mon cœur à mes lèvres, je me croyais sauvé... dites-vous, Jeane! je jouais alors, n'est-ce pas? une lâche, une infâme comédie! Qu'en savez-vous pourtant... dites.., vous, si loyale... qu'en savez-vous... dites, Jeane... vous, si généreuse? D'une telle indignité m'accuser, moi, mon Dieu! Mais la preuve... la preuve? comment avez-vous pénétré le fond de ma pensée, à cette heure ou, éperdue, bouleversée, vos forces trahissant votre courage qui, seul, m'avait jusqu'alors soutenu au-dessus de l'abîme, à cette heure où je sentais que votre faible soutien allait me manquer! oh! alors... oui... en ce moment suprême... cela, je ne le nie pas... et cela est affreux à dire... oui, quand je me suis vu perdu... perdu sans retour... j'ai voulu vous entraîner avec moi et mourir avec vous!.. Ce baiser ravi à votre bouche m'avait enivré... ce que je ressentais, voyez vous, Jeane, aucun langage humain

ne pourra jamais l'exprimer ! L'exaltation de l'amour... une volupté céleste... la jalousie, la haine me rendaient fou... j'avais entrevu le ciel !... Un moment vous m'aviez préféré !... je vous avais dit : Je t'aime ! nos lèvres s'étaient rencontrées... que me restait-il ? A mourir avec vous !... mort chérie ! mort ineffable ! tous deux enlacés, emportés dans l'espace ! Ah ! je l'aurais payé au prix d'une longue vie, ce divin bonheur de vous tenir embrassée cœur contre cœur... pendant l'insaisissable durée de notre chute plus rapide que l'éclair... Puis de nos corps brisés, nos âmes s'exhalaient ensemble... et ensemble remontaient vers Dieu, désormais unies pour l'éternité !

Nous renonçons à rendre l'accent entraînant des paroles de San-Privato ; nous renonçons à peindre l'ardeur de son regard, l'enivrante volupté de son sourire, en parlant de ce baiser surpris aux chastes lèvres de Jeane et de cet embrassement suprême... cœur contre cœur, à travers l'espace ! ! Que dirons-nous, enfin ?... Telle fut la séduction,

la magie de la voix, de la physionomie, du regard de ce fourbe, que Charles Delmare, Maurice et Jeane, subissant une sorte de fascination, n'eurent ni le vouloir ni le courage de la secouer en interrompant San-Privato.

Charles Delmare domina le premier cette funeste obsession. N'ayant pas quitté sa fille des yeux, il l'avait vue d'abord dédaigneuse, puis, irritée de l'audace des aveux réitérés de San-Privato... pâlir... trembler... rougir, et, le sein palpitant, le regard troublé, subir peu à peu et plus dangereusement que jamais le charme pernicieux de cet homme... Aussi, Charles Delmare, sans réfléchir aux cruelles conséquences que pouvait avoir pour lui sa résolution, allait s'efforcer de combattre la détestable influence de San-Privato, lorsqu'il vit de loin un courrier, vêtu d'une livrée rouge galonnée d'or, s'avancer rapidement, au galop de son cheval, à travers les prairies du chalet, et à quelque distance de ce cavalier, madame San-Privato, précédant

d'un pas précipité M. et madame Dumirail.

L'arrivée du courrier rompit le charme qui tenait immobiles, sous le coup de tant d'émotions diverses, Jeane et Maurice. Celui-ci, furieux de l'audacieuse persistance de San-Privato, et songeant que pas un mot de Jeane n'avait repoussé cet insolent amour, doutait pour la première fois de l'affection de sa fiancée. Éperdu de chagrin ou de rage, l'esprit troublé par l'effervescence du sang qui affluait violemment à son cerveau, incapable de raisonner, ne sachant que résoudre, anéanti, presque hébété par des souffrances morales si nouvelles pour lui, le malheureux poussa un cri déchirant, chancela comme un homme ivre, et, redevenant presque enfant, se jeta sur le gazon, accès de douleur puérile dans son expression, mais atroce dans ses ressentiments ; et, les poings crispés, la face contre terre, Maurice poussa des gémissements étouffés.

Jeane, non moins bouleversée que son fiancé, obéit de nouveau à l'appel mystérieux de la nature qui l'attirait invincible-

ment vers Charles Delmare, se jeta dans ses bras, fondit en larmes et balbutia :

— Secourez-moi, secourez-moi... je me sens perdue... et pourtant je le hais, cet homme infernal, et j'aime Maurice...

Tandis que Charles Delmare, afin de pouvoir, sans témoins, consoler, réconforter sa fille, l'entraînait presque défaillante à quelques pas de San-Privato, celui-ci, redevenu parfaitement calme, recevait du courrier, descendu de cheval, une dépêche qu'il lut avec une surprise et une joie évidentes.

Madame San-Privato, toujours courant, s'approchait de plus en plus, criant d'une voix essoufflée, mais triomphante d'orgueil :

— Albert... mon Albert... tu es nommé... chargé... d'affaires... à Paris... On vient te chercher... en voiture... à quatre chevaux, avec... un courrier... Nous allons partir... Mon Albert!! chargé d'affaires... tu es... chargé d'affaires...

A ces mots de madame San-Privato :

Albert, tu es nommé chargé d'affaires... NOUS ALLONS PARTIR, Charles Delmare d'abord, si cela se peut dire, ébloui par le rayonnement soudain d'une espérance aussi imprévue que radieuse, se recueille un moment ; puis, dans un élan de reconnaissance indicible, il élève son âme vers cette volonté mystérieuse qui semble régir les destinées humaines, et les yeux noyés de larmes, serrant passionnément contre sa poitrine Jeane éplorée, il baisse la voix, de crainte d'être entendu de San-Privato, et tout bas... bien bas, avec un accent ravi, mais contenu, et où vibrait encore l'écho de ses terribles angoisses, il murmure à l'oreille de sa fille :

— IL PART... Nous sommes sauvés... tous sauvés !...

— Que dites-vous?... il part! .. — balbutie Jeane. — Oh ! oui, sauvés, tous sauvés, délivrés... O Maurice... mon Maurice... je...

Mais ce violent contraste entre la renaissance d'un bonheur qu'elle croyait perdu

et son désespoir récent brise les ressorts de l'âme de la jeune fille; sa voix expire sur ses lèvres ; son père la voit pâlir et s'affaisser entre ses bras... elle perd connaissance.

— Maurice ! ! — s'écria Charles Delmare, soutenant sa fille dans ses bras ; — Jeane s'évanouit .. venez à mon aide, transportons-la au chalet.

Maurice, aussi, malgré l'égarement de son esprit, avait entendu ces mots de madame San-Privato : *Albert, tu es nommé chargé d'affaires,* NOUS ALLONS PARTIR... — Et Maurice, ainsi que Charles Delmare, ainsi que Jeane, avait vu dans le départ de San-Privato un gage de salut certain, et levant brusquement ses yeux, secs et rouges de larmes, il court à Charles Delmare, et, d'un air sombre :

— Enfin il part !... Ah ! que ce démon retourne à l'enfer qui l'a vomi... puissions-nous retrouver notre bonheur perdu !

— Non, non, ce bonheur n'est pas perdu, pauvre enfant; un funeste mirage l'a un

moment voilé,obscurci à vos yeux... à ceux de Jeane, — dit à demi-voix Charles Delmare. — Courage! courage! Lorsque tout à l'heure elle reprendra ses esprits, son premier regard vous cherchera... et dans ce loyal et tendre regard vous lirez, croyez-moi, le plus sincère amour. Courage! mon enfant! transportons Jeane au châlet... Votre père et votre mère s'approchent, ne les attristez pas du récit de vos alarmes, dont vous reconnaîtrez bientôt le néant... Nous attribuerons votre émotion et la défaillance de Jeane aux suites du danger qu'elle a couru en allant à la grotte de Tréserve.

Au moment où Charles Delmare et Maurice, transportant Jeane évanouie, s'éloignaient de San-Privato qui, en apparence absorbé par la lecture de la dépêche, avait, d'un œil oblique, attentivement suivi les diverses péripéties de la scène précédente, madame San-Privato, sans même s'informer de la cause de l'évanouissement de la jeune fille qu'elle voyait emporter, se

jeta essoufflée au cou d'Albert en répétant :

— Chargé d'affaires ! mon Albert... Nous allons partir en voiture à quatre chevaux... le courrier est venu te chercher au chalet et nous a appris que tu étais nommé chargé d'affaires, en l'absence du prince de Serra-Nova, rappelé subitement à Naples... de sorte que tu vas représenter ton souverain à la cour de France... te voilà quasi ambassadeur ! Mon pingre de frère et mon odieuse belle-sœur sont capables de crever de dépit et d'envie !

— Eux mourir !... non, non, ma mère, ils feront mieux que cela pour votre haine... ils vivront ! — répondit San-Privato avec un sourire affreux ; et après avoir froidement répondu à l'expansion de l'orgueil maternel, il réfléchit et se dit :

— Ce brusque départ contrarie fort mes projets... et risquerait de les compromettre... de les ruiner peut-être... si heureusement je ne laissais ici ce Charles Delmare... *pour mon chargé d'affaires*... à moi...

IV

Charles Delmare et Maurice, selon leur convention, cachèrent à M. et à madame Dumirail qu'ils rencontrèrent bientôt, la véritable cause de l'évanouissement de Jeane, l'attribuant à la réaction de l'effroi où l'avait jetée le péril couru par elle et par Albert en voulant se rendre à la grotte de Tréserve.

Le chalet était voisin; Jeane y fut trans-

portée, puis couchée sur le lit des métayers. Madame Dumirail resta près d'elle afin de lui donner ses soins ; et son mari, instruit déjà par sa sœur de son départ subit, se chargea de la reconduire, ainsi que son fils, au Morillon. Jeane, encore trop faible et trop souffrante pour descendre du chalet, y passerait la nuit avec madame Dumirail.

Maurice déclara ne vouloir pas quitter la montagne sans être rassuré sur les suites de l'indisposition de sa fiancée; puis,afin de s'épargner les adieux et surtout la vue de San-Privato, il gagna un bois de sapins d'où il épia le départ de son cousin et de sa tante, qui vinrent s'informer des nouvelles de Jeane et prendre congé de madame Dumirail.

Bientôt les San-Privato montèrent dans le char avec M. Dumirail. Le courrier les devançant au galop fut chargé d'aller prévenir le valet de chambre d'Albert de tout préparer pour son départ immédiat.

Charles Delmare, sentant l'urgence de sa présence auprès de Jeane et de Maurice, se

hâtait de retourner au chalet, après avoir accompagné M. Dumirail jusqu'au char, lorsque San-Privato lui dit avec courtoisie :

— Est-ce que nous n'aurions pas le plaisir de redescendre au Morillon avec M. Delmare ?

— En effet, mon ami, — ajouta M. Dumirail, s'adressant au père de Jeane, — voici bientôt le soleil couché... la lune se lève très-tard, et si vous attendez ici la fin du jour, vous serez obligé de redescendre au Morillon en pleine nuit, car il n'y a pas de lit pour vous au chalet.

— Vous le voyez, M. Delmare, — ajouta San-Privato en souriant, — il faut vous résigner à la nécessité... Nous aurons donc, ainsi que je l'espérais, l'agrément de faire la route avec vous, et, je vous l'avoue, il m'en eût trop coûté de renoncer à l'honneur de votre compagnie.

Charles Delmare comprit la menace cachée sous la politesse de San-Privato et monta près de lui dans le chariot, tournant ainsi le dos à M. Dumirail et à sa sœur, assis

de l'autre côté de la voiture qui commença de descendre, au pas mesuré des bœufs, les pentes sinueuses de la route du Morillon.

Madame San-Privato ne tarissait pas de triomphantes exclamations au sujet de la nomination de son fils au poste éminent auquel il venait d'être appelé. Elle cédait, en cela, non moins à la vanité qu'au désir d'exaspérer l'envie de son frère et de se venger de ce qu'elle appelait : sa sordide avarice. Aussi, presque à chaque instant, elle répétait :

— Mon fils chargé d'affaires! quasi ambassadeur à vingt-quatre ans! car il remplace son ambassadeur... et représente son souverain auprès du gouvernement français et va être en rapport direct avec le roi! avec le ministre des affaires étrangères... Remplir de si hautes fonctions à vingt-quatre ans, avoue, mon frère, que c'est superbe?

— Superbe..., — répéta sèchement M. Dumirail, triste, rêveur et étouffant un soupir, — superbe!

— Voilà mon fils lancé... il ira loin, aussi loin que l'on peut aller!...

— Tant mieux pour lui!...

— Certainement, tant mieux pour lui... cher frère... car cet avancement si rapide lui présage les plus hautes destinées!

— Grand bien lui fasse!

— Le voilà quasi ambassadeur... et ce que tu ne sais peut-être pas, mon cher frère... c'est qu'en sa qualité de chargé d'affaires... mon fils a droit au titre d'*Excellence*...

— Vraiment?

— Cela paraît te surprendre, mon frère, je dirais presque te chagriner?

— Quoi?

— Le titre d'Excellence accordé à mon fils?

— Pas du tout... va pour Son Excellence!...

— Mon frère?

— Eh bien?

— Décidément, tu parais soucieux, contrarié... triste...

— C'est tout simple... je comptais te garder ici quelque temps, toi et ton fils, et vous partez le lendemain de votre arrivée...

— Combien je suis touchée, cher frère... de ton chagrin de nous voir partir sitôt!... mais tu nous excuseras, mon fils représentant son souverain près de la cour de France... ne pouvait prolonger son séjour ici...

— Évidemment.

— Il aura, dès son arrivée, à conférer avec les ministres... avec le roi... tu entends?... avec le roi...

— Je ne suis pas sourd!

— Tiens, mon frère... il faut que je te dise quelque chose... que j'ai sur le cœur.

— Dis...

— Tu ne te formaliseras pas?

— Non...

— Tu me réponds presque toujours par monosyllabe... et d'un ton si brusque, que l'on te croirait fâché...

— Fâché de quoi?...

— De ce que mon fils a obtenu un si brillant avancement.

— En quoi cela peut-il me fâcher?

— C'est ce que je me demande.

— Si ton fils a obtenu cet avancement, c'est qu'il le mérite... je suppose.

— Assurément... mais je l'avoue, mon frère... je m'attendais de ta part à quelques mots de félicitation.

— Tu me parais si parfaitement satisfaite, — répondit M. Dumirail avec une aigreur à peine contenue, — tu te félicites si complaisamment toi-même... qu'il me semblait superflu... de faire chorus avec toi.

— S'il en est ainsi, c'est différent... mais je pensais que peut-être, mon cher frère... tu éprouvais... mon Dieu... comment dirai-je!... car je serais au désespoir de te blesser...

— Je n'en doute point.

— Je pensais que, peut-être... tu étais... malgré toi... jaloux de mon fils...

— Moi?...

— Non pas jaloux personnellement, bien

entendu, mais jaloux pour ton fils...

— C'est absurde.

— Pardon, mon frère... c'est que je me rappelais...

— Achève...

— Tu prétendais tantôt que ce pauvre gros Maurice, si, par impossible, il eût embrassé la carrière diplomatique, s'y serait aussi brillamment distingué que mon fils!

— Je maintiens ce que j'ai dit.

— Libre à toi, mon frère; mais enfin, tu ne feras pas que ton fils soit jamais chargé d'affaires à vingt-quatre ans... Il aura sans doute, à cet âge-là, engraissé beaucoup d'estimables bœufs, beaucoup de porcs délectables, et surveillé l'intéressante confection d'une infinité de délicieux fromages, mais...

— Ma sœur, — dit brusquement M. Dumirail, — qui vivra verra!

— Que verra-ton, mon frère?

— On verra, ma sœur... ce qu'on verra!

— Mais encore?

— L'on verra peut-être des choses aux-

quelles on est loin... et très-loin de s'attendre.

— Ton fils ambassadeur peut-être? — Et madame San-Privato éclata de rire; puis, cette sardonique hilarité calmée : — Je serais désolée de t'avoir blessé involontairement, mon frère; mais à cette idée bouffonne de Maurice ambassadeur, le fou rire m'a pris... Mon frère, tu ne me réponds pas...

— Je réfléchis.

— A quoi?

— A la brillante destinée de Son Excellence monsieur ton fils... Tu pardonneras, je l'espère,mon silence... en faveur du motif qui le cause, — répondit ironiquement M. Dumirail, voulant sans doute mettre fin à un entretien déplaisant pour lui et auquel Charles Delmare et San-Privato, assis dos à dos de M. Dumirail et de sa sœur, avaient prêté une oreille attentive, chacun d'eux attachant, à son point de vue particulier, une grave importance à cette conversation.

Le jeune diplomate, remarquant le silenc

de M. Dumirail, dit, au bout de quelques instants, à Charles Delmare en affectant toujours une extrême urbanité :

— Je sens mes jambes un peu engourdies, je désirerais marcher; c'est vous dire, monsieur, combien je m'estimerais heureux s'il pouvait, par hasard, vous convenir de faire aussi une partie de la route à pied.

Les chars de côté sont des voitures tellement près de terre, que leur caisse effleure presque le sol; aussi Charles Delmare, obéissant au désir exprimé par San-Privato, descendit ainsi que lui du char, sans que leur absence fût remarquée de M. Dumirail, absorbé dans ses pensées.

V

San-Privato et Charles Delmare, précédant de quelques pas le char où restaient assis M. Dumirail et sa sœur, avaient ensemble l'entretien suivant :

— Mon cher M. Delmare, — dit le jeune diplomate avec une sardonique affectation de cordialité, — je vais en peu de mots... car je connais votre extrême et pénétrante intelligence... je vais en peu de mots vous donner mes instructions... certain de votre

zèle et de votre exactitude à les remplir... en mon absence.

— Quelles instructions ?

— Celles que vous aurez à exécuter après mon départ...

— Puisque enfin nous voici seuls,—reprit Charles Delmare, luttant de sang-froid avec San-Privato, — je saisis cette occasion de vous dire que vous êtes un infâme...

— Vous trouvez ?

— Oui, je trouve cela... et à cela j'ajouterai ceci... méditez ces paroles : — Vous possédez mon secret... l'empire qu'il vous a jusqu'ici donné sur moi vous prouve... que je ne vis au monde que pour ma fille et par ma fille.

— Je sais cela... aussi je compte user, cher M. Delmare, et même cruellement abuser de votre tendre paternité... Elle est l'axe autour duquel gravitent tous mes desseins...

— Vos calculs pourraient être trompés.

— Comment donc, de grâce?

— Voici : Ne vivant que pour ma fille, il

suit de là que, si je la perdais... — or, pour moi, la perdre c'est être séparé d'elle... — il suit de là, dis-je, que si je la perdais, ma vie, n'ayant plus de but, me deviendrait insupportable... mais je ne la quitterais pas sans me donner la satisfaction grande... de vous tuer comme un chien... Après quoi...

— Vous vous brûleriez galamment la cervelle?

— Probablement.

— M. Charles Delmare, vous êtes homme d'esprit, de cœur et de résolution... je vous rends cet hommage... Vrai! si j'avais eu le choix d'un ennemi mortel, digne de moi, c'est vous qu'entre mille j'aurais désigné... Cela convenu, et sans m'arrêter à votre menace de me tuer comme un chien, l'actualité primant les futurs contingents, je m'empresse de vous déclarer que, quant à présent du moins, il dépend de vous de n'être point séparé de Jeane... si vous exécutez fidèlement mes instructions. Or, pour vous, rien de plus facile; les voici : Mon oncle et ma tante ont en vous une confiance absolue; cette

confiance, Jeane et Maurice la partagent. Or, il faut... vous entendez bien... il faut... que cela soit, car je le veux... il faut premièrement que le mariage de Maurice et de Jeane soit indéfiniment ajourné.

— Et puis?

— Il faut secondement que, avant un mois, pour tout délai, Maurice, accompagné de son père ou de sa mère, vienne à Paris... ne fût-ce que pour y résider huit jours... J'ajouterai que, selon toute probabilité, les circonstances faciliteront tellement votre tâche, que, si vous ne l'accomplissez point, il y aurait, évidemment, de votre part, plus que du mauvais vouloir...

— Est-ce tout?

— Oui, cher M. Delmare, c'est, quant à présent... tout ce que j'exige de vous...

— C'est modeste!

— N'est-ce pas?

— C'est modeste... mais c'est très-bête!

— Ah bah! cher M. Delmare?

— Oui, il est parfaitement stupide de s'exposer non-seulement à ne pas obtenir ce

que l'on exige... mais à voir arriver justement le contraire... de ce que l'on ordonne.

— Le mot de la charade, s'il vous plait, cher M. Delmare? Vous m'intriguez beaucoup.

— Maurice aura épousé Jeane avant la fin du mois, et ni lui ni elle ne quitteront leur chère retraite du Jura.

— Peste! c'est de cette façon-là que vous entendez exécuter mes instructions! Fi! l'ingrat! moi qui vous avais nommé *in petto* mon chargé d'affaires... au Morillon. Ainsi, vous refusez de m'obéir?

Le père de Jeane haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous êtes, mon cher, véritablement stoïque et même héroïque en ce moment, — reprit San-Privato ; — mais je serai généreux : je vous donnerai le loisir de cuver le bel héroïsme qui, en ce moment, trouble votre judiciaire... je vous déclare donc que, si Maurice épouse Jeane et ne vient pas à Paris avant la fin du mois pour tout délai, mon oncle Dumirail et ma cousine Jeane

recevront de moi une lettres très-détaillée, très-circonstanciée, dans laquelle je leur révèle et leur prouve que vous êtes le meurtrier de M. Ernest Dumirail.

— Je m'attendais à cette menace...

— Il ne vous fallait point, pour la prévoir, être un grand sorcier, cher M. Delmare, non plus que pour prévoir les conséquences de cette révélation... Reconnaissant en vous le meurtrier d'un frère qu'il adorait, et de qui la mémoire lui est restée si chère, mon oncle vous haïra autant qu'il vous affectionnait ; à son aversion se joindra le plus outrageant mépris, car il vous reprochera très-justement l'abominable hypocrisie de votre conduite! Infamie! s'introduire dans une famille où l'on a porté le déshonneur et la mort! Vos relations avec les Dumirail seront donc à jamais rompues, et à jamais aussi vous serez séparé de votre fille ; car, veuillez remarquer ceci, Jeane, vous croyant le meurtrier de son père, partagera l'horreur que vous inspirerez à M. Dumirail... Il vous

restera, je le sais, le moyen de détromper Jeane ; mais, en ce cas, il faudra que vous l'intruisiez du déshonneur de sa mère, votre complice... or, vous reculerez devant une pareille révélation. Vous le voyez, de toute façon, votre fille serait perdue pour vous... A ceci vous m'objecterez que, le cas échéant, vous me tuerez comme un chien. C'est là pour moi une question de détail dont je n'ai, quant à présent, nul souci.

— Le moment viendra, je l'espère... où cette simple question de détail... vous semblera... capitale.

— Le mot est joli... cher monsieur Delmare... extrêmement joli !

— Le mot est vrai... voilà tout. Mais pour en finir avec vos menaces, vous achèverez, sans doute, votre œuvre en révélant aussi à M. Dumirail que je suis le père de Jeane?

— Ah! M. Delmare, pour qui me prenez-vous?

— Comment!... des scrupules?

— Moi! des scrupules?... De mieux en mieux... Décidément, vous avez, mon cher, une triste opinion de votre serviteur.

— D'où vient que vous ne révéleriez pas que Jeane...

— Est votre fille... et conséquemment étrangère à la famille Dumirail? Mais, cher M. Delmare, cette révélation serait actuellement, de ma part, une faute énorme...

— Pourquoi?

— Vous jouez l'innocence à ravir. Vous savez à merveille que, si M. Dumirail apprenait que Jeane n'est pour lui qu'une étrangère... et que le père de cette fille adultérine est le meurtrier de son frère à lui... Dumirail... mon brave oncle, serait capable, dans le premier mouvement de sa douleur et de sa colère, de chasser de chez lui cette pauvre Jeane... Vos bras lui seraient ouverts, et j'aurais ainsi perdu sur vous tout empire... puisque je ne vous tiens que par la crainte d'être séparé de

votre fille... Mon petit raisonnement vous frappe, cher M. Delmare?

— Oui, vous êtes un homme d'autant plus dangereux, que vous êtes malheureusement doué d'une remarquable intelligence... vos charmantes scélératesses vous rendent, par les effrayantes conséquences qu'elles peuvent entraîner, aussi criminel, peut-être, que le misérable qui vole et qui tue pour cacher son vol... A ceux-là, le bagne ou l'échafaud; à vous, la considération publique, les honneurs, jusqu'à ce que, cependant, un pauvre vieux homme, aussi las de la vie que de l'insolente impunité de vos forfaits à l'eau de rose... vous tue...

— Ah!... encore!

— Je me répète, n'est-ce pas?...

— Un peu... mon cher!

— C'est le défaut de l'âge... Mais voyons, raisonnons... Par cela même que dans l'ordre moral de la scélératesse vous primez beaucoup, je le reconnais sans conteste,

ces coquins vulgaires qui crochettent les coffres-forts ou qui, au besoin, assassinent, vous ne faites pas, que diable ! le mal uniquement pour le mal... *pour l'honneur*... comme on dit ?...

— Eh bien, cher M. Delmare, je suis en cela, je vous l'assure, souvent bien plus désintéressé qu'il n'y parait.

— Non !... vous vous vantez... vous n'êtes pas homme à perdre comme cela... pour l'amour du bon Dieu, votre précieux et subtil venin, ni plus ni moins qu'une vipère étourdie et follette ! ! vous agissez toujours pertinemment ; les larmes que vous faites verser doivent être une rosée féconde pour vos projets ?

— Eh, eh ! ce cher Delmare possède la phrase imagée... poétique !

— Vous êtes trop bon... mais tenez, aujourd'hui, par exemple, vous avez empoisonné, déchiré, torturé l'âme innocente de deux enfants candides, aimants, généreux, inoffensifs... Dans quel but avez-vous fait cela ?

— Qui sait? peut-être une expérience *in animâ vili.*

— Allons... L'amour de la science du cœur humain ne vous possède pas à ce point, vous êtes pratique et non spéculatif... aussi, dans quel but encore avez-vous feint d'être amoureux de Jeane ? enfin, dans quel but voulez-vous l'ajournement du mariage de Maurice et désirez-vous sa présence à Paris?

— Vous ne devinez pas ?

— Non...

— Vous jouez au fin avec moi, cher M. Delmare. En tous cas, de deux choses l'une : ou vous devinez mes projets, alors, à quoi bon vous les dire? ou bien, vous ne les devinez pas, et je serais un niais de vous en instruire.

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez songer à épouser Jeane; elle est pauvre, et la logique veut que vous épousiez, pour les écus, quelque laide héritière. Quant à songer à faire de Jeane votre maîtresse, vous sentez bien que cela vous serait aussi

impossible que de l'épouser... parce que...

— Parce que?

— Vraiment... je n'ose...

— Ce cher Delmare est d'une timidité...

— Non... mais enfin, chacun a, voyez-vous, son petit amour-propre... l'on n'aime point à s'entendre reprocher sans cesse...

— Quoi donc?

— Dame... que l'on rabâche...

— Ah! très-bien...

— Vous comprenez?

— A merveille.

— C'est plaisir que de causer avec les gens qui entendent à demi-mot...

— Ainsi, mon cher, dans le cas où j'aurais la fantaisie d'épouser Jeane ou d'en faire ma maîtresse...

— Je me chargerais de vous guérir radicalement de cette fantaisie-là.

— Toujours... par ce même petit moyen que vous dites, cher M. Delmare?

— Toujours...

— C'est vulgaire!

— Oui, mais c'est d'un effet très-sûr; voilà pourquoi ma fille ne sera jamais, ni votre femme... parce que ce serait le malheur de sa vie... ni votre...

— Ni ma maîtresse... achevez donc... vous êtes, mon cher, d'une pruderie de rosière.

— Il suffit, nous nous entendons.

—A merveille... et afin de nous résumer, de nous recorder, cher M. Delmare, il est convenu, entendu, arrêté, que vous userez de votre influence sur la famille Dumirail pour faire ajourner indéfiniment le mariage de Jeane et de Maurice, et que, pour un motif quelconque, dont j'abandonne le choix à votre fertile imaginative, Maurice viendra visiter Paris avant la fin de ce mois; faute de quoi, Jeane et mon oncle sauront que vous êtes le meurtrier de M. Ernest Dumirail... Et sur ce, cher M. Delmare, remontons en voiture, car nous voici bientôt arrivés au Morillon.

En effet, le chariot où San-Privato et Charles Delmare reprirent leur place, des-

cendait la dernière pente qui conduisait à la maison d'habitation; la nuit était presque venue, lorsque M. Dumirail et ses hôtes arrivèrent au Morillon. Un élégant coupé de voyage, attelé de quatre chevaux de poste, attendait dans la cour le jeune diplomate à qui l'ambassadeur de Naples envoyait l'une de ses voitures, ignorant quel mode de transport il avait employé pour se rendre dans le Jura. Les bagages étaient déjà chargés dans la voiture, sauf un rechange complet de vêtements pour San-Privato qui, après un quart d'heure consacré à sa toilette, prit congé de son oncle auquel il exprima ses regrets d'être obligé de le quitter si brusquement.

Madame San-Privato, triomphante d'orgueil, fit ses adieux à son frère qui lui donna la main pour l'accompagner; mais au moment de la quitter, il voulut témoigner à la fois de sa persistance à acccomplir un devoir sacré à ses yeux, et se venger quelque peu de l'évidente malveillance de sa sœur, car elle jouissait, moins encore de l'élévation

de son fils que du dépit que cette élévation pouvait causer aux parents de Maurice ; aussi M. Dumirail s'adressant à madame San-Privato :

— N'oublie pas, ma sœur, que lorsque tu seras expropriée, complétement ruinée... ce qui ne saurait beaucoup tarder... tu trouveras ici un accueil fraternel, les égards qui te sont dus et une existence, sinon brillante, du moins paisible, et, je l'espère, aussi heureuse que tu pourras le désirer ; si enfin, et j'y compte, la raison t'est venue... avec l'âge, car il est plus que temps, ma pauvre Armande, de songer à tes cinquante ans bien sonnés..., — ajouta tout bas M. Dumirail, en aidant à monter en voiture madame San-Privato. Celle-ci reprit, avançant ensuite sa tête à la portière :

— Adieu, cher frère... je n'oublierai jamais ton excellent accueil, tes dernières et sages paroles, ainsi que tes offres pour l'avenir ; si j'en profite, j'espère retrouver ton fils ce qu'il est aujourd'hui, crevant de santé, fort comme ses bœufs et toujours

Gros Jean comme devant... Ah ! j'oubliais... si tu désires m'écrire, adresse tes lettres tout simplement à l'ambassade de Naples à Paris, car mon fils et moi, nous habiterons probablement l'hôtel en l'absence de M. l'ambassadeur.

— Adieu, cher oncle, — ajouta San-Privato, se penchant aussi à la portière de la voiture; puis s'adressant à Charles Delmare debout sur le perron, à côté de M. Dumirail : — Adieu, cher monsieur; soyez assez bon pour ne point oublier le petit service que j'attends de votre toute gracieuse obligeance.

Charles Delmare s'inclina.

— Mon neveu, — dit M. Dumirail d'un ton contenu, — si tu vois M. de Morainville au ministère, tu lui diras mille choses de ma part et que je lui écrirai très-prochainement.

— Oui, mon oncle.

— Adieu, mon garçon; adieu, ma sœur, — reprit M. Dumirail, — bon voyage.

En ce moment, le courrier enfourchant

son bidet s'approcha de la portière de la voiture, sa casquette galonnée à la main, et dit à San-Privato :

— *Son Excellence* s'arrêtera-t-elle en route?

— Non, et vous payerez largement les guides;je veux arriver le plus promptement possible à Paris.

— Son Excellence sera obéie, — dit le courrier; puis s'adressant aux postillons : — En route et bon train... cent sous de guides!!

Le courrier partit au galop en faisant bruyamment claquer son fouet. Les deux postillons l'imitèrent, et M. Dumirail, debout à côté de Charles Delmare, sur la dernière marche du perron de la maison, suivait, d'un regard pensif et triste, la voiture qui s'éloignait rapidement,tandis qu'il répétait à voix basse avec une sorte d'amertume :

— Son Excellence!... Son Excellence!...

— Mon ami, — dit Charles Delmare à M. Dumirail, — excusez-moi si, ce soir, je

ne vous tiens pas compagnie... je me sens un peu souffrant... j'ai hâte d'être de retour chez moi...

— Qu'avez-vous, mon cher Delmare? Vous ne vous sentez pas, je l'espère, gravement indisposé? — répondit M. Dumirail avec l'accent d'un intérêt cordial; et, cependant, pour la première fois peut-être depuis leur intimité, il se sentait embarrassé de la présence de son ami. Celui-ci répondit :

— J'éprouve une fatigue extrême, j'ai seulement besoin de repos... demain matin, je viendrai savoir des nouvelles de Jeane...

— Vous la trouverez ici... probablement, car, dans la matinée, je l'enverrai chercher au chalet, ainsi que ma femme. Adieu donc, mon cher ami, bonne nuit je vous souhaite; demain sans doute, vous ne ressentirez plus votre fatigue...

— A demain donc, — reprit Charles Delmare enfin frappé de l'évidente contrainte de M. Dumirail qui, chose étrange dans les circonstances actuelles ! ne prononça pas un mot relatif au brusque départ de madame

San-Privato et au poste éminent auquel Albert venait d'être appelé. — A demain donc, — reprit Charles Delmare en s'éloignant, — bonsoir !

— Bonsoir, — répondit, avec distraction, M. Dumirail prêtant l'oreille aux tintements des grelots des chevaux de poste qu'il entendait encore dans le lointain; et il répéta en soupirant : — Son Excellence ! Son Excellence !...

VI

Charles Delmare, depuis quelques heures de retour chez lui, pâle, défait, le regard fixe, les yeux secs, ardents, mais rougis par des larmes récentes, est assis, à demi ployé sur lui-même, dans un fauteuil au dossier duquel la vieille Geneviève, debout et pleurant, appuyait son front vénérable.

Le morne silence qui règne dans ce salon, faiblement éclairé par une lampe à abat-

jour, est troublé par le bruit du timbre de l'horloge rustique de la cuisine. Minuit sonne.

— Minuit, — dit la nourrice essuyant ses pleurs. — Il faut te coucher, mon Charles... tâcher de dormir... tu as tant besoin de repos... Bonté divine ! quelle journée !

Puis Geneviève, se reprenant à pleurer, ajouta :

— Ah ! oui, quelle journée terrible... et toi qui disais hier, ne croyant pas, hélas ! si bien dire : « — Il faut toujours se défier » d'être trop heureux ! parce que, bien sou- » vent, c'est signe que l'on est menacé de » quelque malheur... » — Miséricorde !... il n'a pas tardé d'arriver, ce malheur... tu m'as tout dit en rentrant ici... et j'en ai encore la chair de poule... ton secret au pouvoir de ce...

Un sanglot de douleur et de rage coupe la parole de Geneviève.

— Lui... oser te menacer de... de...

Un nouveau sanglot étouffa la voix de la pauvre nourrice ; puis, peu à peu, à l'expres-

sion de cette douleur déchirante succède un tel paroxysme de fureur, de haine, que les traits ordinairement si débonnaires de Geneviève deviennent presque effrayants. Elle se recueille, ses larmes se tarissent, ses yeux lancent un éclair, elle se redresse, et, laissant lentement tomber sa main osseuse sur l'épaule de Charles Delmare, toujours assis, brisé dans son fauteuil :

— Dis donc... fieu !

— Quoi... nourrice ? — demande Charles Delmare surpris de l'étrange accent de Geneviève et se retournant machinalement sur son siége pour la regarder... — Qu'as-tu donc ? — reprit-il soudain, frappé du caractère sinistre de la physionomie de la vieille paysanne, — qu'as-tu donc, Geneviève ?

— Sais-tu, mon fieu, que j'aurai soixante et un ans... vienne la Saint-Martin ?...

— Eh bien ?...

— Eh bien... je n'ai plus guère d'années à vivre, moi...

— Puisses-tu te tromper, nourrice !

— Veux-tu que je te dise une chose ?

— Achève... tu m'inquiètes... tes sourcils froncés... ton air sombre... je ne t'ai jamais vue ainsi.

— Ni moi non plus, je ne me suis jamais vue ainsi... puisque d'ordinaire, rien que de voir tuer un poulet, ça me saigne le cœur!... et pourtant, veux-tu que je te dise une chose, à présent?

— Parle...

— Jour de Dieu!... tiens... en ce moment-ci... je me moquerais pas mal de la guillotine... moi... pourvu que le muscadin y passe!

— Geneviève! — s'écrie Charles Delmare effrayé de la résolution sinistre dont est empreint le visage de sa nourrice, — tu es folle...

— Voyez-vous ça!... tu es donc fou... toi, qui l'as menacé de le tuer comme un chien... s'il osait...

— Jeane est ma fille...

— Et toi... est-ce que tu n'es pas mon fieu, dis donc?

— Nourrice, — reprit Charles Delmare

aussi alarmé que touché du dévouement farouche de la bonne femme, — pauvre chère créature, reviens à toi... ton affection pour moi t'égare... tu ne réfléchis pas à tes paroles.

— Que si fait, que si fait ! je sais bien ce que je dis... ce que je pense... et pourquoi donc que je ne te vengerais pas comme tu veux venger ta Jeane?

— Les méchants sont toujours lâches, je voulais effrayer ce misérable... Ah ! une fois dans ma vie, et en cas de légitime défense, j'ai tué un homme, je l'ai vu mourir... je sais quels remords m'a causés, me cause encore ce meurtre !... Non, non, quelle que soit la scélératesse de San-Privato, ma main ne se rougira pas du sang d'un homme désarmé... Je pourrais, peut-être, poussé à bout par ce misérable, rêver en un moment de délire l'assassinat... Mais le commettre... jamais je n'aurais courage...

— Ah ! ah ! ah ! est-il donc délicat, mon pauvre fieu ! fait-il la petite bouche ! — s'é-

cria Geneviève avec un regard farouche ; — vous allez voir qu'il faudrait prendre des mitaines pour tordre le cou au freluquet, s'il te rendait malheureux comme les pierres ! Et ça commence bien ! Vous en a-t-il assez fait de mal ? vous en a-t-il assez fait, à toi, à ta fille, à ce pauvre M. Maurice ? — Et la nourrice, éclatant, ajoute, avec une fureur croissante : — Scélérat de muscadin ! lâche, traître, espion ! langue de vipère ! méchant comme un âne rouge ! vous en a-t-il assez fait de mal ?

Et la nourrice, s'exaspérant à mesure qu'elle énumérait les défauts de San-Privato, s'écria en serrant les poings avec une énergie sauvage :

— Jour de Dieu ! te séparer de ta fille !... toi que ne vis que pour elle ! Est-ce que ce n'est pas vouloir te porter le coup de la mort ? Va ! je te connais bien, mon Charles, le chagrin te tuerait ! Et toi mort, vois-tu, toi mort... que le diable m'emporte si je ne m'en irais pas dare-dare... faire passer le goût du pain au muscadin...

— Geneviève !

— Laisse-moi tranquille ! Tu ne peux pas savoir ce que c'est qu'une mère... dont on a tué le petit... vois-tu !... Je te dis que j'aurais la tête sous le couperet, que je crierais encore : « Oui, j'ai bien fait de faire passer le goût du pain à un scélérat ! » Tiens ! est-ce que c'est ma faute, à moi, si le bon Dieu roupille et me laisse sa besogne ! Oui, j'ai bien fait de venger mon pauvre fieu, qui de chagrin a trépassé !

Cette dernière et funèbre pensée change en attendrissement la fureur éphémère de la vieille nourrice, inoffensive et excellente créature, qui ne pouvait, disait-elle, voir tuer un poulet ; elle fond de nouveau en larmes, se jette au cou de Charles Delmare avec une effusion maternelle, en murmurant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Eh bien, oui, oui, tu as raison... il faut laisser le ciel punir les méchants, ne pas nous mêler de ça... Mais enfin, mon Charles, est-ce qu'il est jamais Dieu possible que je me fasse à l'idée que tu mourras avant moi ?

Il y aurait de quoi me rendre folle! Qu'est-ce que tu voudrais que maintenant, sans toi, je devienne? Dis un peu... mon enfant! moi qui depuis trois ans ne t'ai pas quitté d'un jour, je serais comme un pauvre vieux chien qui a perdu son maître et qui s'en va mourir sur sa fosse.

La nourrice, tombant aux pieds de Charles Delmare qui pleurait, ajoute, suppliante :

— Je t'en supplie, mon Charles, ne te laisse pas abattre! Ne te désespère pas! reprends courage! Tu en as tant de courage, et tant d'esprit! Comment ne sortirais-tu pas de ce maudit guêpier! Voyons, cherchons, avisons... Tu m'as dit souvent que ça te soulageait, que même ça t'éclairait parfois de penser tout haut avec moi... tu m'as déjà, ce soir, en rentrant, raconté ta désolation... cherchons le moyen d'échapper aux malheurs que tu crains! Ce moyen, nous le trouverons, mon Charles... tu verras, nous le trouverons! je ne suis qu'une paysanne, je n'ai point grand entendement... mais tu

es mon fieu .. et l'esprit vient toujours aux mères quand il faut consoler, sauver leur enfant! Tu es pour moi ce que ta fille est pour toi... sois tranquille, à nous deux nous réussirons... Allons, hardi, mon Charles! Va, au fond, le bon Dieu est pour les bonnes gens!

Charles Delmare se penche vers Geneviève, agenouillée devant lui, serre entre ses mains la tête vénérable de sa nourrice, la baise pieusement au front, et levant les yeux vers le ciel :

— Merci, Dieu! dans ma détresse, il me reste une mère!

Et contemplant Geneviève avec une expression d'allégement ineffable :

— Oh! dévouement naïf et sublime!... baume divin répandu sur les blessures de l'âme, bénie soit ta sainte affection! bénie sois-tu, nourrice! tu m'apaises, tu me réconfortes... tu me relèves de mon stérile abattement... tu me donnes le courage d'envisager sur-le-champ la réalité en face... au lieu de perdre un temps précieux

en vaines espérances! Allons, Geneviève... tu l'as dit, ta maternelle tendresse pour moi, ma tendresse pour ma fille, nous viendront en aide! oui, à nous deux, nous trouverons le salut de mon enfant... Assieds-toi là, bonne mère, et cherchons comment conjurer tant de maux!

VII

Charles Delmare, plus calme, se recueille pendant un moment ; puis, s'adressant à Geneviève :

— Résumons les faits. Telles ont été les dernières paroles de San-Privato : « — Si
» vous n'usez pas de votre influence sur
» M. et madame Dumirail, afin d'amener
» l'ajournement indéfini du mariage de
» Jeane... si, avant la fin de ce mois, Mau-

» rice n'est pas venu à Paris... ne fût-ce
» que pour y passer huit jours... je révèle
» et prouve à M. Dumirail que vous êtes
» le prétendu Wagner... vous devenez
» un objet d'horreur pour la famille Du-
» mirail, et vous êtes ainsi séparé de votre
» fille... qui vous croit le meurtrier de son
» père !... » — Telle est donc la menace de
cet homme.

— Bon, — reprend Geneviève avec un accent cogitatif et ne songeant plus à vitupérer contre San-Privato, — mais cette menace, peut-il l'exécuter?

— Il le peut.

— Bon ! ! et quand je dis bon... à propos de ce qui est si mauvais, tu comprends, mon Charles, que je dis cela par manière d'acquit... et...

— Certainement... continue...

— Ah çà ! pourtant, voyons donc un peu? On apprend à M. Dumirail que tu es le prétendu Wagner, bon ; mais qui affirme cela ? le muscadin... Or, si tu niais la chose ?

— De deux choses l'une : ou M. Dumirail

ajoutera pleinement foi à la révélation de San-Privato, et sans vouloir même me revoir, me fermera sa porte en me signifiant le motif de notre rupture ; ou bien, ce qui est plus probable, hésitant à croire à cette révélation, il s'adressera cordialement à ma loyauté, à mon honneur, afin de savoir de moi la vérité.

— Bon... et dans le premier cas?

— En admettant que M. Dumirail, persuadé que je suis le meurtrier de son frère, consente à me revoir, il me faudrait donc nier effrontément la vérité ; je me sens incapable d'un si audacieux mensonge.

— Et dans le second cas?

— Que répondre à M. Dumirail me disant : « — On vous accuse d'être le meur-
» trier de mon frère... je ne veux pas
» ajouter foi à cette horrible révélation...
» donnez-moi votre parole d'honnête homme
» que le fait est faux, et je vous croirai... »
Dis, nourrice... puis-je commettre un pareil parjure?

— C'est vrai, mon Charles, tu ne peux

pas nier le fait... Voilà donc M. Dumirail instruit sans rémission que tu es le prétendu Wagner... bon... Maintenant, crois-tu que cette découverte éteindra, tout d'un coup, la grande amitié que M. Dumirail a pour toi?...

— Cela n'est pas douteux ; il chérissait son frère ; le souvenir de sa fin tragique saigne toujours dans son cœur... Hier encore, en me parlant de cette mort, lui, ordinairement inoffensif et doux, ma surpris par la violence de ses haineux ressentiments contre le séducteur de sa belle-sœur! Non! non! jamais son ancienne amitié pour moi ne prévaudra sur l'aversion que je lui inspirerai désormais, et si, par impossible... je dis, Geneviève, par impossible... notre ancienne amitié pouvait balancer dans le cœur de M. Dumirail sa récente aversion, le respect de lui-même et les plus simples convenances lui interdiraient tous rapports avec moi qui ai tué son frère...après avoir séduit sa femme! Je ne m'abuse donc pas! cette révélation

aurait pour conséquence la rupture absolue, éternelle, de mes relations avec la famille Dumirail.

— Il s'ensuit, mon Charles, que, ne pouvant plus remettre le pied chez eux, tu es ainsi séparé de la fille?

— A jamais séparé, puisqu'elle me croira le meurtrier de son père, et que, par égard pour une famille dans laquelle j'ai porté le déshonneur et le deuil, je ne devrais pas même rester plus longtemps dans le voisinage de ces personnes, ce voisinage leur rappelant sans cesse de cruels souvenirs. Il me faudrait donc quitter cette maison... ce pays... renoncer à la consolation d'habiter les mêmes lieux que Jeane... à l'espérance de l'apercevoir quelquefois de loin, malgré l'aversion que je lui inspirerais désormais... Mon Dieu... mon Dieu! — ajouta Charles Delmare frissonnant à cette pensée; puis se dominant : — Pas de faiblesse... envisageons résolûment la réalité... supposons que Jeane soit perdue pour moi!

— Or, comme tu ne vis que pour elle... mon pauvre fieu... cette cruelle séparation sera pour toi... — Et, tressaillant, Geneviève s'interrompt, porte sa main à ses yeux redevenus humides ; puis, à l'exemple de Charles Delmare, elle domine son émotion et reprend brusquement avec une sourde amertume : — Tu es donc séparé de ta Jeane... — le désespoir te prend... bon... et, tôt ou tard à ce chagrin... tu ne survis pas.

— Peut-être, — reprend Charles Delmare, de crainte de trop affliger Geneviève... — je ne sais...

— Oh ! je le sais, moi... tu mourras à la peine... et... — Mais la nourrice se contenant encore ajouta : — Voilà donc, mon Charles... si ce... scélérat exécute sa menace, voilà donc ce qui arrivera ?

— Oui.

— Et pour que cela n'arrive pas... que faire ?

— User de mon influence sur M. et madame Dumirail pour les engager à

ajourner indéfiniment le mariage de Jeane et de Maurice.

— Bon... et maintenant, raisonnons... Voyons, mon Charles, est-il possible de reculer indefiniment ce mariage, et, surtout, demandons-nous s'il serait bon, s'il serait juste de le faire?

Charles Delmare réfléchit, et après un moment de silence, reprend d'une voix grave, presque solennelle :

— Écoute-moi attentivement, Geneviève : Les événements d'hier et ceux de cette journée, en confirmant tout ce que je pressentais du caractère, des penchants, de l'organisation de ma fille, me donnent la conviction absolue... tu m'entends, absolue... que si Jeane épouse Maurice et vit avec lui, loin du monde, selon le désir qu'ils ont témoigné tant de fois et que, grâce à Dieu, ils éprouvent encore, malgré les dangereux ferments que la perfidie infernale de San-Privato a jetés dans leurs âmes, ces deux nobles enfants sont certains d'être heureux, à jamais heureux.

— Bon... mais si leur mariage est de beaucoup reculé, ou bien s'ils ne se marient pas... enfin, Geneviève, si Maurice va à Paris?

— En ce cas, Geneviève... ma fille est perdue..., — répond Charles Delmare avec une angoisse inexprimable, — Maurice aussi est perdu!

— Perdue... ta Jeane! — s'écrie la nourrice effrayée de l'accent et de la physionomie de Charles Delmare. — Est-il Dieu possible! perdue! ta Jeane! cet ange... ce trésor de grâce, de beauté, de vertu... ainsi que tu l'appelles...

— Ce trésor de grâce, de beauté, de vertu, cet ange... s'il sort de son paradis... entends-tu, Geneviève... et son paradis... est le milieu où elle vit ici, cet ange tombera dans un enfer d'exécrables passions... oui, et cet ange déchu... effrayera peut-être un jour les démons!

Charles Delmare prononce cette sinistre prophétie avec une si douloureuse et si effrayante conviction, que Geneviève, atterrée,

stupéfaite, le regarde, et ne peut que joindre les mains en poussant une exclamation de surprise et d'effroi.

VIII

Un silence de quelques minutes a succédé au terrible pronostic porté par Charles Delmare sur l'avenir de Jeane, dans le cas où elle n'épouserait pas Maurice ; ce silence, Geneviève le rompt la première, et encore palpitante de frayeur :

— Charles... lorsqu'un père... et un père tel que toi... ose se livrer à de pareils présages... au sujet d'une fille qu'il chérit plus

que tout... il faut bien qu'à ses yeux ces présages soient fondés sur quelque chose... aussi... je te crois... Mais que veux-tu que je te dise?... je suis comme au temps de mon catéchisme... je crois en aveugle... sans rien comprendre... parce qu'enfin... Jeane...

— Tiens!... je vais te faire un aveu dont je suis épouvanté... un aveu... qu'à toi seule au monde j'ose et je peux faire... car, vois-tu, nourrice... à chacun des mots que tu vas entendre, je souffrirai autant... je souffrirai davantage que si un coup de poignard me frappait en plein cœur.

— Que vas-tu donc m'apprendre... mon Dieu!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Tel que je te l'ai dépeint... San-Privato, n'est-ce pas... est un infâme?

— Tu me le demandes!

— Eh bien!... cet infâme...

— Achève...

— Misère de moi!... misère de moi!...

— Charles... tu me fais peur...

— Ma fille l'aime !...

— Hein !... ta fille... elle aime ?... qui ? qui cela aime-t-elle... ta fille ?

— San-Privato...

— Miséricorde !... — murmura Geneviève abasourdie, frissonnant et pâlissant.

Puis, secouant la tête comme une personne qui se réveille en sursaut, elle reprend, cherchant à se rassurer par une supposition dont elle reconnaît presque l'absurdité :

— Pour sûr... la fatigue m'aura engourdie... Dame !... il est si tard... une heure du matin... et puis, sans m'en apercevoir... je me serai endormie... C'est ça... pour sûr !... mon Charles ; il y a un moment, je sommeillais, n'est-ce pas ? et j'aurai rêvé que tu me parlais de ta fille... me disant qu'elle aimait... ce... ce... enfin, tu sais... cet homme !

— Je l'ai dit, nourrice... je l'ai dit...

— C'est donc vrai ! je ne rêvais pas ! Bonté divine ! j'avais bien entendu !...

Et l'esprit troublé par cette incroyable révélation, la nourrice balbutia :

— Faut m'excuser, mon Charles, ma pauvre vieille tête n'était pas déjà très-forte, je crois qu'elle déménage tout à fait... j'ai des éblouissements, je ne vois plus clair dans mon idée... C'est ma faute à coup sûr... et non la tienne... Mais enfin, tout à l'heure... tu me disais : Jeane et Maurice sont certains d'être heureux s'ils se marient bientôt... bon... et voilà... que tu me dis maintenant que ta fille... aime... ce... Ah ! Jésus ! mon Dieu !... c'est à en devenir folle !...

— Pauvre bonne mère, calme-toi... le mal est grand, mais loin d'être désespéré...

— Pourtant, si Jeane aime... ce...

— La malheureuse enfant a vaillamment lutté, lutte encore contre ce fatal entraînement... aussi, je te le répète... rien n'est désespéré...

— Elle... elle... aimer cet homme-là !

— Écoute-moi, et peut-être tu comprendras ce qui te semble inexplicable...

— Parle... mon Charles... je vais t'écouter de toutes mes forces...

— Et d'abord, il est évident, n'est-ce pas? qu'il y a en nous, en toi, en moi, dans tout le monde enfin, du bon et du mauvais... des défauts et des qualités?

— C'est tout simple. .

— C'est comme tout le monde... il y a en elle du bon et du mauvais...

— S'il y a en elle du mauvais, il n'y en a pas beaucoup, d'après ce que tu m'as dit d'elle si souvent.

— Non, mais enfin, ses mauvais instincts sommeillaient... ils ne se seraient sans doute jamais éveillés ; ils seraient morts faute d'aliment, sans la présence fatale de cet homme; en un mot, Geneviève, pour te rendre ma pensée aussi simple, aussi claire que possible, San-Privato, par ce qu'il y a de mauvais en lui, correspond à ce qu'il y a de mauvais dans Jeane... de même que Maurice correspond à ce qu'il y a d'excellent dans ma fille... Comprends-tu cela... bonne mère?

— Attends... voyons!... Oui, il me semble, si je saisis bien, que c'est comme si tu disais que Jeane aime Maurice pour son bon cœur... et ce... enfin l'autre... pour sa scélératesse!

— C'est cela même...

— Est-ce que c'est possible?

— Malheureusement, oui, cela est possible!

— Mon Dieu... mon Dieu!

— ... Cela est possible surtout lorsque la scélératesse revêt des dehors aussi séducteurs que ceux de San-Privato; puis, de même que l'abîme, dont nous sondons les périls mortels, nous attire souvent malgré nous, la perversité a un attrait irrésistible, un charme fatal pour certains caractères pervers...

— Jeane... pervertie... que dis-tu là?

— Pervertie... non, pas encore, grâce à Dieu! mais il existe en elle... de dangereux penchants qu'elle a hérités de moi — mystérieux et funeste héritage... le seul, hélas, qu'une destinée vengeresse m'ait permis de

léguer à mon enfant! — de ces fâcheux penchants dont à peine elle a conscience; aussi elle se révolte, elle se débat sincèrement contre la pernicieuse influence de San-Privato; mais il tient Jeane par son mauvais côté... qui n'avait pu, quoique voilé, échapper à mon œil de père... et il n'a pas échappé non plus à la diabolique pénétration de San-Privato!

— En vérité, mon Charles... je n'en reviens pas... je devrais avoir peur... et malgré moi... en t'écoutant... je me sens rassurée.

— Que dis-tu?...

— Dame! oui... Comment! voilà tout ce que tu reproches à ta fille? de te ressembler par le caractère... à toi, si bon... si généreux.

— Pauvre nourrice...tu n'oublies qu'une chose...

— Quoi donc que j'oublie?

— C'est que je suis homme... et que Jeane est femme! Tu oublies encore que, sans parler de mon désordre égoïste, stupide, coupable, qui, en dissipant l'héritage pa-

ternel, m'a conduit à une ruine abjecte et devait me pousser à un lâche suicide... j'ai, malgré *la bonté, la générosité* de mon caractère... porté le déshonneur et la mort dans une famille... que j'y ai introduit l'enfant de l'adultère... Oh! certes, les hommes, si tolérants parce qu'ils ont tant besoin de pardon pour eux-mêmes, témoignent d'une fraternelle indulgence pour certains vices, certains crimes qu'ils commettent ou regrettent de ne pouvoir commettre! Que dis-je, ils les glorifient, ces crimes! Corrompre et séduire une épouse jusqu'alors irréprochable, tuer son mari en duel, c'est ravissant! cela vous pose en crâne, en roué, en don Juan, en héros de roman de cape et d'épée! Mais qu'une femme jeune, belle, spirituelle, hardie, elle aussi, se livre à la fougue de ses passions; qu'elle aussi cède sans honte à l'ardeur de son sang; qu'elle aussi se joue de l'adultère, du repos des familles; qu'elle aussi fasse couler sans pitié les larmes et le sang... horreur, anathème sur elle! Grand est le nombre de ceux qui la

maudissent; ce sont ses victimes, ce sont les dedaignés, les délaissés, les envieux de sa beauté... c'est la foule, enfin... et la malheureuse femme tombe, aux cris de malédiction de tous, dans un abime d'opprobre!

— Ah! oui, maintenant j'ai peur. Charles, mon Dieu! soupçonnerais-tu Jeane... de devenir jamais?...

— Ma fille a hérité de mon amour effréné du luxe et des plaisirs... ma fille a hérité de l'ardeur de mon sang.

— Mais cela, qui te le prouve, qui te le dit?

— Qui me le dit? Ah! c'est que j'ai vu ma fille... elle encore si candide, se troubler, pâlir, rougir, palpiter sous le regard sensuel et effronté du séduisant San-Privato... et cependant elle aimait, elle aime noblement, tendrement Maurice! Ah! c'est que j'ai vu les yeux de ma fille étinceler, son front se redresser fier, rayonnant comme s'il était déjà couronné du diadème des fêtes éblouissantes dont elle se voyait la reine, alors qu'elle écoutait d'une oreille avide les récits de San-Privato... Ah!... c'est que j'ai vu ma

fille... et cela surtout m'épouvante... c'est que je l'ai vue, malgré le mépris, malgré la sincère indignation que lui causaient la lâcheté, la perfidie, le mensonge de cet homme, éprouver cependant une sorte d'admiration mêlée d'effroi pour sa rouerie, son audace, lorsque, par un prodige de présence d'esprit et d'adresse, sortant triomphant d'une situation d'un ridicule mortel pour tout autre que lui, il osait, en présence de Maurice, réitérer à Jeane l'aveu de son amour en termes passionnés... brûlants, qui la bouleversaient... portaient le feu dans ses veines... Aussi... confuse, effrayée de ces sensations si nouvelles pour son innocence... j'ai vu ma fille se jeter dans mes bras, en me criant : Sauvez-moi... je suis perdue ! !

— Hélas... mon Dieu... c'est déjà terrible... mais il y a bien loin de là, mon Charles, à cet abîme d'opprobre dont tu parlais tout à l'heure.

— Pauvre nourrice... tu ignores combien est rapide la pente du mal... San-Privato est aux yeux de ma fille le type du roué sé-

duisant, sensuel, libertin, sceptique, hardi, insolent et railleur... Il exerce sur elle une sorte de fascination dont se révolte, dont s'effraye encore Jeane, parce que ses mauvais instincts sont à peine éveillés... mais crois-moi, Geneviève, s'ils s'éveillaient tout à fait... s'ils se déchaînaient dans leur fougue... Oh! malheur à moi, malheur à moi! ma fille me dépasserait de bien loin dans la carrière du vice... Oui, tout me le dit... elle primerait un jour San-Privato lui-même! elle deviendrait une sorte de don Juan féminin, semblable à cette créature dont le portrait le faisait tout à l'heure frissonner : dehors ravissants, âme implacable, riant des larmes, riant du sang qu'elle fait couler, ayant pour but unique de sa vie l'assouvissement de ses passions,pour règle, leurs désirs, pour frein, leur lassitude!

— Miséricorde! mais ta fille serait un monstre, et ce monstre, c'est la frayeur qui se le figure, mon pauvre fieu...

— Tiens, nourrice! — s'écrie Charles Delmare en proie à une sorte d'hallucination

prophétique, — on l'a dit : les mères et les pères sont parfois doués de la seconde vue... eh bien... j'en jurerais Dieu... Jeane, à cette heure où tout se tait, où l'on s'écoute penser, Jeane, brisée par les émotions du jour et agitée par une fiévreuse insomnie, flotte indécise entre l'appel du bien et du mal, entre son bon et son mauvais génie ; tour à tour elle songe à Maurice et à San-Privato. Tantôt le bien l'emporte : alors à ma fille apparaît un avenir riant et pur; épouse chérie, mère honorée, elle se voit vieillir avec Maurice,entourés de leurs enfants bien-aimés, et atteindre le soir de leur heureuse vie qui s'est écoulée sereine comme un beau jour d'été. Alors le cœur de Jeane s'allége, s'épanouit; elle espère... Tantôt,songeant,au contraire, à San-Privato, elle sent palpiter son sein, ses joues s'enflammer, rougir... et pourtant elle est seule dans l'obscurité ; mais le souvenir de cet homme de malheur l'obsède, la domine. Trop innocente encore pour soupçonner où l'entraîneraient ses dangereux penchants dont à peine elle a

conscience, et seulement éblouie, fascinée par le mirage enchanteur d'une vie de fêtes, de plaisirs, de voluptés, elle dédaigne, elle maudit le passé si calme, si prospère et s'élance dans un étincelant tourbillon, guidée par San-Privato, qui cependant à ses yeux est encore pour elle moins un époux, moins un amant qu'un complice...

— Charles... si la fille en est encore à hésiter entre l'ange et le démon... elle n'est pas perdue, tu le dis toi-même; s'il y a en elle du mauvais, il y a aussi du bon, beaucoup de bon. Pourquoi, avec ton aide, le bien ne l'emporterait-il pas sur le mal? Pourquoi, enfin, puisque sa famille et toi désirent ce mariage et que Jeane elle-même, malgré tout, le désire aussi, pourquoi n'épouserait-elle pas Maurice?

— Là est le salut peut-être, là est mon unique espoir, car si le mariage est prochain, la présence de Maurice, la sincère affection que Jeane ressent pour lui, et dans laquelle se concentreront désormais

toutes les forces de sa nature passionnée ; enfin, la paix, le contentement intérieur dont elle jouira en suite de tant de luttes, de tant de secrètes angoisses, effaceront peu à peu de son esprit le souvenir irritant, corrosif, de San-Privato ; chaque jour, le charme de ses devoirs prendra sur elle un plus doux empire. Et si elle devient mère... ah ! Geneviève, Geneviève... l'ombre même du mal disparaît de son cœur devant le rayonnement divin de la maternité; le désir de briller,cette soif de plaisirs si dangereuse dans un milieu qui l'exciterait encore, s'apaiserait... s'éteindrait ici, faute d'aliment... faute d'occasion ! Ah ! l'occasion ! l'occasion ! entremetteuse infâme ! Combien d'âmes n'a-t-elle pas prostituées au vice et au crime !

— Tu as raison, mon pauvre fieu... il y a bien longtemps qu'on l'a dit : L'occasion fait le larron..

— Et Maurice serait, en face de l'occasion, non moins sujet à faillir que Jeane... sa nature impétueuse, énergique, s'il se trouvait

dans une voie mauvaise, le pousserait aux plus grands désordres!... Est-ce donc dans cette infernale prévision que San-Privato exige de moi... que j'use de mon influence sur la famille Dumirail, afin qu'elle envoie Maurice à Paris!

— Ah! mon Dieu, Charles, tu me rappelles...

— Quoi, nourrice?

— Ce que j'avais oublié... ce que tu oublies... les menaces de ce monstre! Il veut te forcer de décider M. Maurice à aller à Paris; il veut te forcer à faire ajourner le mariage de ta fille... Et plus nous parlons d'elle, plus il nous saute aux yeux, à nous deux, qu'elle est perdue, si elle n'épouse pas son cousin... et sauvée si elle l'épouse!

— Geneviève, il faut qu'elle soit sauvée! — répond Charles Delmare se recueillant. — Cet entretien approfondi m'a prouvé... qu'il n'est au monde qu'un moyen de salut pour Jeane.

— J'entends... ce mariage...

— Il faut qu'il ait lieu... il aura lieu avant la fin du mois...

— Mais alors, bonté divine! ce qui sauve ta fille fait ton malheur... te désespère... te tue, mon Charles... car si ce mariage a lieu... ce... démon de San-Privato...

— Me dénonce à M. Dumirail comme le meurtrier de son frère et à Jeane comme le meurtrier de son père.

— Et tu es pour toujours séparé d'elle!

— Mais elle est sauvée, Geneviève! — s'écrie Charles Delmare avec un accent de dévouement sublime, — elle est sauvée... l'ange reste dans son paradis, le démon perd sa proie...

— Mais toi... mais toi?... Il te faudra renoncer à revoir ta Jeane, mon Charles, puisqu'elle croira que tu as tué son père, et qu'alors elle aura pour toi autant d'horreur qu'elle a maintenant d'attachement; il te faudra quitter le pays, aller vivre loin d'elle.. — ne pas seulement être témoin de son bonheur que tu auras payé si cher!...

— Ah! je l'avoue, cette pensée est af-

freuse..., — reprend Charles Delmare avec accablement et les yeux noyés de larmes ; — je te dis tout, nourrice... eh bien, je suis faible, je suis lâche... Oui, je le sens... cette pensée que mon cruel sacrifice aura du moins assuré le bonheur de Jeane, ne suffira pas à me consoler de notre séparation, hélas ! éternelle. J'aurai, je le prévois, à lutter contre des accès de douloureuse défaillance, de désespoir atroce ; je ne trouverai pas, dans l'accomplissement du plus sacré des devoirs, dans la satisfaction de moi-même, cette puissance de résignation qui fait le calme des âmes fortes... non, il ne se passera pas un jour, pas un instant sans qu'au fond de ma nouvelle solitude.... solitude morne, sombre, désolée comme mon cœur... je me dise : Quand j'étais *là-bas*, à cette heure-ci, j'attendais le moment de voir ma Jeane... ou bien je la voyais, ou bien je l'avais vue... — Et étouffant ses sanglots, Charles Delmare ajoute : — J'accomplirai mon devoir jusqu'à la fin... j'en jure Dieu !... mais je

serai bien malheureux... oh! bien malheureux...

— C'est vrai, — reprit Geneviève, — c'est vrai, tu es bien malheureux... mais tu peux te dire qu'il y a quelqu'un de plus à plaindre que toi : c'est moi... Ah! si tu savais quelle est ma peine de te voir tant souffrir et de ne pouvoir que pleurer avec toi...

— Pardon, bonne mère, — reprend Charles Delmare plus calme, — oui, pardon pour mon injustice, pardon pour mon ingratitude. Non, je ne suis pas le plus malheureux des hommes! je le serais... si je ne t'avais près de moi... toujours dévouée, toujours compatissante à mes afflictions... non, non, je ne suis pas le plus malheureux des hommes, car lorsque viendra le jour où je devrai pour jamais me séparer de ma fille... je pourrai du moins te parler d'elle...

Et Charles Delmare, entendant sonner deux heures du matin, ajouta :

— La nuit s'avance... va te reposer, nour-

rice... je vais tâcher de m'endormir... le sommeil réparera mes forces... car demain j'en aurai besoin... je prévois une journée de vives et pénibles émotions... Dans quel état moral retrouverai-je Jeane et Maurice... Ah! ces pauvres enfants ne causent pas seuls mes inquiétudes... M. Dumirail lui-même... ce soir... — Et, s'interrompant, — cherchons d'abord le sommeil!... raffermissons-nous pour une nouvelle lutte peut-être!... Bonsoir, nourrice, bonsoir, bonne mère... à demain...

Geneviève regagna la cuisine où elle couchait. Charles Delmare s'étendit sur son lit. Bientôt la nourrice et son *fieu* trouvèrent dans le sommeil l'oubli momentané de leurs peines.

IX

Le lendemain matin de la journée précédente, journée si féconde en incidents, M. Dumirail, après une nuit fort agitée, passée presque tout entière à réfléchir, se rendit au chalet du col de Tréserve, afin d'y aller chercher lui-même son fils, madame Dumirail et Jeane. Il donna l'ordre à ses domestiques, dans le cas où M. Charles Delmare se présenterait au Morillon, de lui

dire « que la famille serait de retour et l'at-
» tendait à dîner le soir, mais qu'on le priait
» de ne point se donner *la peine* de monter
» au chalet, M. Dumirail ignorant à quelle
» heure il en descendrait. » Maurice et Jeane, ainsi qu'on le pense, dormirent peu ; levé dès l'aube, le jeune homme attendit avec impatience l'heure présumable à laquelle sa fiancée, toujours matinale, sortirait de la chambre où elle avait passé la nuit avec madame Dumirail.

Peu de temps après que le tintement mélancolique des grosses clochettes que les vaches portent au cou dans les montagnes eut annoncé qu'elles sortaient de l'écurie du chalet afin d'aller paître dans les hautes prairies, Jeane parut au seuil de la maison rustique, laissant au lit madame Dumirail et l'ayant assurée qu'une promenade la rétablirait complètement de son indisposition de la veille. La jeune fille devinait que Maurice avec qui elle n'avait pu, depuis son évanouissement, s'entretenir confidemment, désirait de se trouver seul avec elle.

A cent pas du chalet, commençait un bois de hêtres et de sapins. Les deux fiancés s'y rendirent : un vieux tronc couvert de mousse, renversé près d'un épais taillis, leur offrait une sorte de banc naturel; ils y prirent place ; Jeane, calme et déjà presque rassurée. L'influence que San-Privato avait exercée sur elle, étant, si cela peut se dire, plus actuelle, plus immédiate que persistante et réfléchie, en un mot, plus physique que morale, perdait une grande partie de son pouvoir, grâce à l'absence de celui qui la produisait ; enfin, la présence de Maurice devait distraire la jeune fille de ces souvenirs que l'isolement seul pouvait rendre d'une ténacité dangereuse.

L'influence de San-Privato sur Maurice avait été tout autre : il avait blessé, envenimé des sentiments irritables tels que l'amour-propre et la jalousie... égaré des aspirations généreuses telles que l'émulation et l'ambition de parvenir à une position élevée par un mérite éclatant. Aussi cette influence devait-elle être durable et durait

encore, malgré l'absence de celui de qui elle émanait.

— Jeane, — dit Maurice d'une voix grave et émue, — nous avons à causer sérieusement... très-sérieusement... je te demande de me répondre avec ta franchise habituelle.

— Jamais je n'ai manqué de sincérité envers toi, jamais je n'en manquerai, — reprit Jeane attristée de voir son fiancé soucieux, abattu, malgré le départ de leur mauvais génie; — parle... je t'en prie... l'accent de tes paroles m'inquiète.

— Avant tout... et d'abord... Jeane... m'aimes-tu toujours?

Cette question, l'angoisse peinte sur les traits navrés de Maurice, surprirent péniblement la jeune fille, et elle le contempla d'un air si candide, si navré, que le jeune homme profondément attendri s'écria :

— Oh! tu m'aimes encore! je le vois... je le sens!... tu m'aimes toujours!

— Tu en doutais?

— Non... non... pardonne-moi... — Et Maurice ajouta en portant sa main à ses yeux

humides : — Ah ! c'est qu'hier, c'est que cette nuit... Jeane... si tu savais... j'ai tant souffert... Hélas ! si je doute encore... ce n'est plus de toi... mais de moi-même !...

— Douter de toi... et pourquoi ?

— Parce que maintenant j'ai conscience du peu que je suis ! ! et plus que jamais j'ai conscience de tout ce que tu vaux par le cœur, par la beauté... par l'esprit... par ce trésor de charmes qui ont... — Maurice s'interrompit et acheva ainsi mentalement sa pensée — qui ont enflammé cet exécrable San-Privato, et il a pu, cependant, comparer Jeane aux femmes les plus séduisantes !...

La jeune fille, étonnée de la brusque réticence de son fiancé, lui dit :

— De grâce, achève ta pensée... puis..., — ajouta Jeane avec un demi-sourire, — je ferai bonne justice de tes flatteries.

Maurice se recueillit pendant un instant et reprit :

— Jeane... si cette conscience du peu que je suis me donnait le désir de sortir de mon obscurité... si je devais un jour... par mon

mérite, conquérir une position aussi brillante... plus brillante peut-être que celle de notre cousin?... si surtout l'unique mobile de mon ambition était mon vœu ardent de me rendre encore plus digne de toi... Jeane, m'aimerais-tu davantage?

— Je serai sincère, — répondit la jeune fille, alarmée des velléités ambitieuses de Maurice, — je ne saurais t'aimer davantage.

— Quoi, Jeane... mes efforts, ma persévérance à m'élever par toi et pour toi... te laisseraient indifférente?

— Indifférente... non, sans doute... je serais, au contraire, touchée, heureuse et fière de ce que ton amour t'eût inspiré une généreuse ambition ; je t'admirerais, je te glorifierais peut-être, mais mon amour pour toi ne pourrait s'accroître, car à cette heure, crois-moi, Maurice, je t'aime autant que l'on peut aimer.

— Jeane, si, à cette heure, je te disais : Nous sommes fiancés, tu as ma foi, j'ai la tienne... nous pouvons compter l'un sur l'autre, notre affection est inaltérable...

mais je souffre de ne pouvoir t'offrir qu'une position peu digne de toi... je veux sortir de cette obscurité : encourage ma louable émulation .. nous sommes bien jeunes encore... résignons-nous à retarder notre mariage jusqu'à ce que...

— Maurice, écoute-moi, — reprit Jeane d'une voix tremblante d'inquiétude et interrompant son fiancé, — il ne s'agit ici, selon toi, que d'une supposition... mais s'il s'agissait de ta part d'un projet réel... c'est à mains jointes, entends-tu, à mains jointes... c'est à genoux, que je te supplierais d'oublier ces rêves ambitieux, et de demander à nos parents de hâter notre mariage... et, devenue ta femme, c'est encore à mains jointes, c'est encore à genoux, que je te supplierais de ne pas quitter la maison paternelle... de continuer de vivre près de moi, paisible, heureux, ainsi que par le passé... Ton amour, ta présence, nos goûts simples, nos occupations rustiques, comblent mes vœux... je te le jure... car, à genoux encore, je

te supplie de me laisser étrangère à ce monde où tu rêves de m'introduire... Je ne veux pas le connaître! — ajouta Jeane avec une sorte de mystérieuse et involontaire appréhension, — non! je ne veux pas le connaître!...

— D'où te vient une si vive répugnance... Jeane?... Tu parais troublée... effrayée...

— En effet... j'ai peur...

— Peur... et de quoi?

— Je t'ai promis d'être sincère... tu sauras, Maurice... ma pensée entière... Eh bien, vivant ici... près de toi... je suis sûre de moi-même ; je répondrais de notre bonheur à tous deux jusqu'à notre heure dernière...

— De sorte que, si notre condition nous plaçait dans un monde brillant dont tu serais la reine... tu douterais de toi... de notre bonheur...

— Oui...

— Jeane... que dis-tu?

— La vérité... Tiens, vois-tu, je ne sais quel instinct de conservation, quelle voix

secrète de l'âme me dit : Reste ici près de Maurice ton époux bien-aimé ; à cette condition, votre bonheur à tous deux est assuré... mais si tu mets le pied dans le tourbillon du monde, tu seras entraînée malgré toi... tu seras malheureuse... tu regretteras ta chère retraite du Jura... Maurice... mon ami... ne bravons pas l'inconnu ne tentons pas la destinée... soyons reconnaissants envers la Providence... elle nous a sauvés peut-être de nous-mêmes par le brusque départ de cet homme qui déjà nous a fait tant de mal et dont, à cette heure encore, tu subis à ton insu l'influence... Je te le répète, nous sommes perdus, peut-être... si nous cherchons le bonheur ailleurs qu'ici...

— Ah!... je voudrais croire à tes paroles!...

— Pourquoi en douter?

— Et tes aveux? les oublies-tu, Jeane? Oublies-tu donc ton enivrement soudain causé par le seul récit de ces fêtes, que racontait notre cousin.

— S'il a suffi d'un récit pour m'enivrer... juge donc, d'après cela, ce que serait pour moi la réalité!... — s'écria la jeune fille, dans un élan de franchise d'une naïveté presque effrayante qui frappa Maurice d'une sorte de stupeur, car il ne trouva pas un mot à répondre à sa fiancée qui poursuivit : — Me croiras-tu maintenant, me croiras-tu ?

— Oh! oui... je te crois, Jeane...

— Et vous ne sauriez mieux faire... Maurice... car jamais la vérité n'a parlé langage plus saisissant, — dit Charles Delmare qui, en venant à la rencontre des deux fiancés, avait entendu les dernières paroles de Jeane.

X

Maurice et Jeane, à l'aspect de leur ami, se levèrent et l'accueillirent avec leur cordialité habituelle. La jeune fille lui dit :

— Venez, venez, cher maître, car je vous aurai certainement pour auxiliaire dans ma lutte contre les projets ambitieux de Maurice.

— N'en doutez pas, chère mademoiselle Jeane.

— Ainsi, cher maître, — reprit Maurice, — j'agis sagement en renonçant à la généreuse ambition que m'inspirait mon amour pour Jeane?...

— Je vous adresserai une question, mon enfant, avant de vous répondre... Vous rappelez-vous qu'hier, au risque de vous faire momentanément douter de mon amitié, je vous engageais instamment à écouter les paroles de votre cousin... si pénible, si odieux que fût pour vous cet entretien?

— Il est vrai, — reprit Maurice, — je me suis d'abord révolté contre vos avis... dont je ne voyais pas le but, cher maître, quoique vous disiez à ce sujet que les breuvages salubres... sont souvent amers.

— Cette comparaison était juste... car maintenant se manifestent les effets salutaires de cette coupe d'angoisses vidée par vous jusqu'à la lie... oui, sans doute, — ajouta Charles Delmare comprenant le regard interrogatif des deux fiancés. — Ainsi, chère demoiselle Jeane, avouez qu'en écoutant San-Privato, et laissant ainsi libre cours à

son audace... vous avez été effrayée... Avouez encore que l'effroi a éveillé en vous cet instinct de conservation morale... qui vous faisait vous écrier en vous jetant dans mes bras : Sauvez-moi !

— Vous ne vous trompez pas, — répondit Jeane tressaillant, et après un instant de réflexion, — non, vous ne vous trompez pas, cher maître...

— Enfin, quant à vous, Maurice, — ajouta Charles Delmare, — hier, durant cet entretien dont vous étiez révolté, cet homme n'essayait-il pas, avec son astuce habituelle, de vous persuader que Jeane, possédée du désir secret de briller dans le monde, se résignerait à regret, par déférence pour vous, à une existence obscure? Aussi, qu'arrivait-il? Vous cédiez à un sentiment généreux en soi; vous vouliez parvenir à une position élevée, afin d'offrir un jour à Jeane un nom digne d'elle. Ce projet, comment pouvait-il s'accomplir? D'abord, à la condition d'ajourner votre mariage; puis, pour embrasser une nouvelle carrière, il

fallait vous séparer de Jeane, aller à Paris : là, vous attendaient mille tentations, mille occasions de faillir, rendues plus dangereuses encore par votre inexpérience des hommes, par votre candeur loyale, par la fougue de votre naturel... Alors... qui sait... pauvre enfant !... oubliant les austères principes de votre jeunesse... la foi promise à votre fiancée, les enseignements de votre famille, et plus tard mes remontrances ; entraîné, égaré, vous vous précipitiez peut-être dans un abîme de malheurs ; et ainsi vous tombiez dans le piége que vous tendait San-Privato, jaloux de votre bonheur, jaloux de votre amour... il les tuait tous deux... l'un par l'autre, faisant de vous-même l'artisan de votre perte... et cet homme triomphait dans sa haine assouvie !

— Mon Dieu ! serait-ce possible, cher maître ?... Croyez-vous... un homme, si méchant qu'il soit, capable d'une si infernale machination ? — dit Maurice avec un accent de doute et d'effroi. — Cependant, ainsi

s'éclaircirait le mystère de sa conduite... Mais quel mal lui ai-je donc fait, à ce démon !...

— Un ange vous aime, vous préfère à ce démon... de là sa haine et sa rage... Mais l'ange veillait... Jeane, en tremblant pour elle, tremblait aussi pour vous ; alarmée de vos projets ambitieux, y voyant votre perte à tous deux, elle a trouvé dans sa ferme raison, dans son cœur, et surtout dans son amour, la force, le pouvoir de vous convaincre...

— Oh ! oui, elle m'a convaincu à jamais... convaincu que chercher le bonheur ailleurs qu'ici et près d'elle... ma compagne chérie... c'était folie ! — s'écria Maurice avec l'expansion d'une ineffable conviction ; — je la crois, maintenant... Jeane.. mon bon ange, notre cher maître l'a dit : tu veillais sur moi...

— Ah ! Maurice, mon bien-aimé Maurice ! — reprit Jeane, non moins radieuse que son fiancé, — je ne regrette plus maintenant ce que nous avons souffert depuis trois jours...

qui sait si nous n'aurons pas acquis la sagesse à ce prix !...

— Parvenir à la sagesse en passant par la folie... Ah! cher maître... quelle école!. . Et quand je pense qu'il y a trois jours...

— Il y a trois jours, — reprit Charles Delmare en souriant, — vous étiez chez moi... et, me parlant de votre cousin, *attaché-payé* d'ambassade à l'âge de vingt ans : — *At-* » *taché* sent trop le servage, et *payé* sent » trop le gage, — me disiez-vous gaiement. Je » ne serai jamais attaché... qu'à nos monta- » gnes et payé... de mes travaux que par » les fruits de la terre... notre bonne nour- » ricière... »

— C'est pourtant vrai, cher maître... alors, je disais cela... je pensais cela.

— Et tout à l'heure... vous rêviez d'être apprenti diplomate...

— Hélas ! oui... mais ce qui rend ma faute excusable, c'est qu'elle n'avait d'autre mobile que l'espérance de voir un jour ma Jeane appelée madame l'ambassadrice.

— Fi donc! — reprit gaiement la jeune

fille, renaissant, ainsi que son fiancé, à la confiance, à la certitude de leur bonheur prochain; — fi donc! qu'est-ce, pour moi, que ce titre mesquin d'*ambassadrice*, pour moi, princesse des bluets, duchesse des primevères, églantines et autres domaines printaniers? Fi donc! ambassadeur, ambassadrice... pour qui nous prend-on, s'il vous plaît? Moi! bientôt la royale épousée de mon bien-aimé souverain, le roi des vertes prairies, autocrate des blés en fleur! N'est-ce pas nous, au contraire, qui, couronnés de trèfle incarnat et assis sur notre trône de luzerne rose, recevrons ambassadrices et ambassadeurs à nous envoyés par nos voisins, rois de leurs guérets, afin de traiter d'un échange de brebis contre des chevreaux, de semences pour la moisson prochaine, ou d'une terrible guerre contre les loups ravisseurs? Ainsi donc, ô mon noble sire, — ajouta la jeune fille, souriant et tendant la main à son fiancé, — ne dérogeons pas jusqu'à l'ambassade, restons heureux et fiers de notre royauté rustique!

Il est impossible de rendre la grâce enchanteresse déployée par Jeane en prononçant ces paroles avec une gaieté charmante qui témoignait du calme renaissant dans son cœur et de sa foi dans l'avenir.

Maurice, sentant aussi les derniers troubles de son âme se dissiper sous la douce influence de sa fiancée, se mit à ses genoux, et la contemplant avec adoration :

— Ange... ô bon ange de ma vie! tu dis vrai, restons heureux et fiers de notre royauté rustique... ton amour m'a couronné, m'a fait roi... plus que roi... ton amant! ton époux! — Puis se relevant, palpitant d'ivresse et prenant Jeane par la main : — Viens... viens... mon père est au chalet... allons le prier de hâter notre union. — Et s'adressant à Charles Delmare, Maurice ajouta : — Ah! cher maître, bénis soient aussi vos conseils! Je reviens à mon refrain favori... — vivent les prés fleuris et ma femme tant aimée!... Laboureur je suis né, laboureur je mourrai!

Les deux jeunes gens, se tenant par la

main, cédèrent à l'élan d'une joie folle, et ainsi que l'on dit, ne touchant pas terre... effleurant à peine l'herbe des prés, se dirigèrent en courant vers le chalet, afin de prier M. et madame Dumirail de rapprocher l'époque de leur union. Charles Delmare les suivit d'un regard attendri, se disant avec ravissement :

— Enfin... chers... chers enfants... ils sont sauvés... – Puis, étouffant un soupir de douloureuse angoisse : — Hélas ! bientôt San-Privato tiendra sa promesse... révélera mon fatal secret à M. Dumirail ; alors... ma fille sera perdue pour moi... à ses yeux je serai le meurtrier de son père... elle ne ressentira plus pour moi que de l'aversion, que de l'horreur !

XI

M. Dumirail, préoccupé, soucieux, et depuis peu d'instants arrivé au chalet, s'entretenait sérieusement avec sa femme et lui disait :

— Avoue que tu es aussi dépitée que moi de voir notre neveu... à son âge, chargé d'affaires avec le titre d'*Excellence*... puisqu'on l'appelle : Votre Excellence ! — Et, soupirant, M. Dumirail ajouta avec amertume :

— Son Excellence! Son Excellence, tandis que notre fils...

Madame Dumirail, voyant son mari redevenir silencieux et tourmenté, reprit doucement :

— Non-seulement, mon ami, je n'éprouve aucun dépit de l'avancement d'Albert, mais j'ai fini, grâce à Dieu, par vaincre certains mauvais sentiments d'envie ou de jalousie maternelle qui s'étaient éveillés en moi depuis l'arrivée de ma belle-sœur et de notre neveu...

— Ma chère Julie... ce que tu éprouvais, ce que j'éprouve moi-même, n'a aucun rapport avec la jalousie ou l'envie... c'est le regret très-louable de voir notre fils, qui s'est peut-être abusé sur sa véritable vocation, végéter ici obscurément, tandis que, grâce à son intelligence, il aurait pu, autant et mieux que personne, prétendre à une haute position sociale...

— C'est possible... mais...

— Non-seulement cela est possible... c'est plus que probable...

— D'accord, mon ami... il est donc probable que...

— Tu pourrais même dire : Il est certain que Maurice, doué comme il l'est, aurait pu... et peut prétendre à tout...

— J'y consens... mais enfin, par goût, il a préféré suivre ton exemple, mon ami... et...

— Il a préféré... il a préféré... c'est bientôt dit : quelles preuves avons-nous de cette préférence?

— Ne l'entendons-nous pas répéter chaque jour qu'il ne veut jamais quitter nos montagnes?

— Parce qu'il ne connaît rien au delà de notre horizon borné.

— Qu'importe, mon ami, puisque cet horizon, si restreint qu'il soit, convient à Maurice?

— Cela lui convient aujourd'hui, qui sait si demain cela lui conviendra?...

— Tout fait supposer que...

— Une supposition, ma chère Julie, n'est pas une certitude...

— Non, sans doute, cependant je...

— Enfin, il ne t'est jamais venu, non plus qu'à moi, la pensée de contrarier la vocation de notre fils, n'est-ce pas?

— A Dieu ne plaise!

— S'il avait voulu embrasser quelque carrière que ce fût, nous n'eussions mis à ce désir aucun empêchement?

— Aucun... mais...

— Ainsi, admettons qu'il veuille, comme son cousin, embrasser la carrière diplomatique... t'y opposerais-tu?

— En vérité, mon ami, cette question est tellement en dehors de nos prévisions, de nos espérances, qu'elle me surprend profondément...

— Enfin... réponds à ma question?

— Eh bien, mon ami, je ne m'opposerais pas à la nouvelle vocation de mon fils si elle était véritable... mais je tâcherais de l'en détourner.

— Pour quelle raison?

— Parce que tous nos projets seraient bouleversés. . il faudrait peut-être nous sé-

parer de Maurice, ajourner l'époque de son mariage avec Jeane.

— Hier ne trouvais-tu pas toi-même Maurice et Jeane trop jeunes pour se marier?...

— Oui... mais me rendant aux sages observations de notre ami, M. Delmare, j'ai changé d'avis.

— Mon Dieu, ma chère Julie, — dit M. Dumirail interrompant sa femme avec une croissante impatience — certes, notre voisin Delmare est un homme d'esprit et d'expérience; il connaît les hommes... et, s'il a un défaut, c'est de les connaître trop bien...

— Ce défaut-là me paraît ressembler fort à une qualité.

— Tu es dans l'erreur, ma chère Julie, car notre voisin, connaissant trop bien les hommes, a conçu la plus triste opinion de l'espèce humaine. Ainsi, parce que, prodigue et dissipateur, il a jadis follement dépensé sa fortune et s'est ruiné, il croit que tout le monde devra être aussi fou que lui, à commencer par notre fils... Sa politesse

m'a toujours empêché de faire observer à notre voisin qu'élevé par un père d'une faiblesse aveugle et quasi stupide, il avait malheureusement dû porter les fruits déplorables de cette belle éducation-là, et qu'il n'y avait aucune comparaison à établir entre lui et notre fils, élevé par nous ainsi qu'il l'a été. Aussi le verrais-je sans l'ombre d'appréhension se séparer de nous, dût-il être exposé à toutes ces occasions de faillir dont notre très-sceptique voisin s'alarme avec une exagération que je taxerais de ridicule, si elle n'avait sa source dans l'affection qu'il paraît d'ailleurs nous témoigner.

— Il me semble... et à tort, je l'espère, mon ami... que tu ne parles plus de M. Delmare avec ta bienveillance, ta cordialité accoutumée?

— Moi? tu te trompes!

— Non, je te l'assure, et à ton insu, bien certainement, tu te montres ironique, presque acerbe à l'égard d'un homme excellent qui, depuis trois ans, nous a donné tant de gages d'affection, de dévouement...

et qui nous a rendu enfin d'inappréciables services en concourant surtout à l'éducation morale de nos enfants.

— Je ne crois en rien manquer aux devoirs de la reconnaissance et de l'amitié, ma chère Julie, en signalant quelques exagérations dans la manière de voir de notre voisin ; il n'est point, que je sache, impeccable et à l'abri des faiblesses de l'esprit humain, — répondit sèchement M. Dumirail ; — je crois, enfin, pouvoir et devoir combattre la fort peu rassurante opinion que M. Charles Delmare voudrait nous imposer à l'endroit de notre fils.

— Quant à moi, mon ami, chaque jour je remercie Dieu d'avoir, ainsi que l'on dit, délivré Maurice de la tentation du mal, puisque ses goûts modestes et sa prochaine union avec sa cousine le fixeront pour toujours près de nous.

— Voilà ce dont nous ne pouvons nullement répondre, ma chère amie, non! Je suis, au contraire, presque certain qu'il s'est opéré ou qu'il va s'opérer un change-

ment radical dans les tendances de notre fils ; son avenir pourra être très-modifié. Or, entre nous, je serais loin de regretter ce changement. Je vais te confier toute ma pensée à ce sujet.

— Ah ! puissent mes pressentiments me tromper !... — pensait madame Dumirail avec une anxiété mortelle. — Grand Dieu ! l'orgueil paternel mal compris pourrait-il troubler, égarer un esprit aussi lucide, aussi ferme, aussi sage que celui de mon mari !

XII

M. Dumirail, après quelques moments de recueillement, dit à sa femme :

— N'as-tu pas été frappée de l'air soucieux, pensif, presque sombre de Maurice depuis hier soir, que ce courrier galonné d'or est venu annoncer à notre neveu qu'il était nommé chargé d'affaires?

— Durant la soirée d'hier qu'il a passée ici au chalet avec moi, alors que Jeane re-

venue de son évanouissement sommeillait, notre fils, en effet, m'a semblé triste, préoccupé... mais rien ne me donne à penser, mon ami, que la tristesse de Maurice fût causée par la nomination de son cousin au poste qu'il va remplir.

— A quelle cause, en ce cas, attribuer les soucis de notre fils?

— Peut-être au sentiment de jalousie auquel il avait un moment cédé avant hier?...

— C'est impossible... il est maintenant fiancé à Jeane, et Albert est parti... Notre fils n'a donc même plus le prétexte d'être jaloux... or, évidemment sa tristesse, ses préoccupations doivent avoir et ont d'autres causes.

— Lesquelles, mon ami?

— Maurice, j'en suis convaincu, éprouve, non de l'envie, ce serait le calomnier, mais une généreuse émulation en songeant à la brillante carrière ouverte à son cousin... Aussi notre fils éprouve-t-il une sorte de découragement, en se disant qu'il consacrera sa vie à engraisser des bœufs et des

porcs, ou à surveiller la confection des fromages du Jura, ainsi que le répétait ma sœur avec un ricanement sardonique qui finissait par m'exaspérer. Aussi, morbleu ! ne fût-ce que pour lui donner une bonne leçon de modestie maternelle à madame ma chère sœur... je voudrais lui prouver que si gros paysan qu'il soit, notre fils a autant, sinon plus de capacités que notre neveu. Cela serait démontré de reste, dans le cas où Maurice, ainsi que j'ai tout lieu de le croire, éprouverait une louable ambition ; nous saurons d'ailleurs bientôt à quoi nous en tenir là-dessus.

— Comment?

— En interrogeant Maurice à ce sujet, car il se pourrait que, de crainte de nous contrarier ou d'être mal accueilli de nous... ce cher enfant nous dissimulât son secret désir... en ce cas, c'est à nous d'aller au-devant de ses désirs, dans l'intérêt de son avenir.

— Mon ami, plus je t'écoute, plus mes inquiétudes augmentent...

— A propos de quoi?

— A propos... de la seule possibilité de ce changement de vocation chez mon fils. Les conséquences de ce changement seraient incalculables.

— Incalculables?... Il me semble, au contraire, très-facile de les calculer...

— Sans doute, rien n'est malheureusement plus facile ; il faudrait d'abord ajourner de beaucoup le mariage de notre fils et de Jeane!

— Ils sont si jeunes!

— Il faudrait ensuite... et à cela je ne saurai jamais me résoudre... il faudrait peut-être nous séparer de Maurice!

— Ma chère Julie, les parents doivent aimer leur enfant pour lui, non pour eux-mêmes et courageusement sacrifier leurs goûts, leurs habitudes, lorsque ce sacrifice est nécessaire.

— Mon ami, tu n'y penses pas! Maurice, à son âge... inexpérimenté, ardent, impétueux, ainsi que nous le connaissons... abandonné à lui-même dans une grande ville...

à Paris, peut-être... grand Dieu! souviens-toi donc des craintes si justes exprimées à ce sujet par notre ami!

— Encore une fois, Julie, notre voisin, ayant failli, croit tout le monde faillible... et tu me permettras d'avoir, lorsqu'il s'agit de mon fils, meilleure créance en moi qu'au jugement d'un étranger... D'ailleurs, s'il te coûtait de te séparer de Maurice dans le cas où il serait obligé d'aller étudier à Paris, pourquoi ne l'accompagnerais-tu pas?...

— Mais, alors, c'est de toi qu'il me faudrait me séparer?

— Hésiterais-tu, si cette séparation momentanée était utile à ton fils?

— Tiens, mon ami, puisque, après tout, il ne s'agit heureusement que de suppositions, de grâce, épargne-les-moi; elles m'attristent, elles m'alarment, à tort sans doute, oh! bien à tort, je le sais. Est-ce qu'il est possible de raisonnablement admettre que notre existence puisse être ainsi, du jour au

lendemain, transformée, bouleversée de fond en comble, parce que notre fils, cédant à un caprice ou à de folles suggestions, voudrait changer de carrière, au risque de compromettre son bonheur, son avenir! Ah! mon ami, à cette seule pensée, les plus noirs pressentiments m'accablent...

— Je croyais, Julie, ton caractère plus ferme...

— Mon ami, je témoigne, au contraire, de quelque fermeté de caractère en m'efforçant de ne pas dévier de la voie que nous suivons depuis vingt ans pour le bonheur de notre fils et pour le nôtre...

— D'où il suit que... moi je suis d'un caractère faible? — reprit M. Dumirail avec un accent de brusquerie et d'aigreur jusqu'alors à peine contenu et qui devait aller croissant; — de sorte que j'abandonne la bonne voie où nous avons marché jusqu'ici et que sciemment j'en prends une mauvaise?

— Mon ami... je t'en conjure... ne...

— Ces reproches de faiblesse et d'im-

prudence, en quoi les mérité-je, s'il vous plaît!

— Encore une fois, mon ami, ces reproches, ce n'est pas moi qui te les adresse...

— Ainsi, parce que je regarderais comme un devoir sacré de respecter le choix de mon fils s'il voulait embrasser une nouvelle carrière, je suis un homme faible ! Ainsi, je suis un homme imprudent, inconsidéré, parce que j'aurais le courage de sacrifier mes goûts à l'intérêt de mon fils, au lieu de me renfermer dans un égoïsme, d'ailleurs fort commode, en repoussant tout changement qui porterait la moindre atteinte à l'agréable existence dont je jouis !

— Mon ami, — reprit madame Dumirail, les yeux humides de larmes, — depuis vingt ans de mariage, voilà le premier mot dur et injuste que vous m'ayez adressé...

— Parce que, pour la première fois depuis notre mariage, je découvre, avec autant de surprise que de chagrin, qu'en certaines circonstances vous oublieriez peut-être l'in-

térêt de votre fils pour ne songer qu'à vos convenances personnelles.

— Puisse l'avenir ne pas cruellement démontrer qui de vous ou de moi parle en ce moment le langage d'une tendresse éclairée... Ah! mon ami, — ajouta madame Dumirail d'une voix altérée, — vous qui d'ordinaire témoignez d'un esprit si prudent et si sage, pouvez-vous...?

— En d'autres termes, ma sagesse a tourné en folie, et je déraisonne, madame. Il m'est pénible de vous le déclarer... ce reproche touche à l'injure et me blesse profondément.

— Ah! votre injustice est révoltante... et je...

— Achevez, madame...

Madame Dumirail, trop émue pour répondre avec calme, se tut pendant quelques moments, se recueillit, et reprit avec un accent rempli de déférence et de tendresse :

— Mon ami, ce qui vient de se passer entre nous est un enseignement ; Dieu veuille qu'il ne soit pas inutile... Tout à l'heure

tu me disais : « Nous qualifions faussement
» d'envie notre regret de ce que la carrière
» de notre fils ne sera pas aussi brillante que
» celle de son cousin ; d'honnêtes gens
» comme nous, aimant leur fils comme nous
» l'aimons, sont incapables de céder à de
» mauvais sentiments. » Hélas ! pourtant, si l'on doit juger d'un sentiment par la bonne ou mauvaise influence qu'il exerce sur nous... vois donc !... pendant vingt ans nous n'avons jamais été désunis par un désaccord sérieux... nos rapports ont toujours été affectueux, dignes de notre estime mutuelle, et voici que, pour la première fois de notre vie, nous échangeons des paroles aigres, chagrines, qui, de ma part, dis-tu, vont jusqu'à l'injure... T'injurier... moi... grand Dieu ! qui ai pour toi autant de tendresse que de respect... Mon ami, je le demande à ta droiture, à ta raison, un sentiment généreux en principe aurait-il ces funestes conséquences ?... nous diviserait-il ainsi... nous qui chérissons notre fils ? Va, crois-moi, mon ami, ne nous abusons pas ! Ce que nous

avons éprouvé, car moi aussi pendant un moment je l'ai ressenti, c'est de l'envie... la haineuse, la hideuse envie !... Elle a pris, pour nous égarer, le masque d'un généreux orgueil paternel ; mais elle se trahit par ses œuvres... je la reconnais à la discorde qu'elle sème déjà entre nous ! Ah ! contre cette exécrable passion... je lutterai de toutes mes forces d'épouse et de mère... Oui, à cette lutte, mon ami, je suis résolue... parce que, en luttant... je défends mon fils !

— Défendre votre fils, madame... et contre qui ? — s'écria M. Dumirail, d'abord quelque peu apaisé, sinon convaincu par les premières paroles de sa femme.

Puis, s'irritant de nouveau :

— Contre qui voulez-vous défendre votre fils ?

— Contre sa propre faiblesse, mon ami, — répondit d'une voix ferme madame Dumirail, reconnaissant avec douleur la vanité de sa tentative conciliatrice ; — oui, je défendrai mon fils contre sa faiblesse, et, s'il le fallait... contre la vôtre...

— Madame... cette audace...

— Cette audace... au besoin... je l'aurai...

— C'en est trop... et qui donc, ici, madame, a le droit de décider de l'avenir de mon fils?

— Ah! fasse le ciel que de cet avenir, ce ne soit pas vous, monsieur, qui décidiez, dans l'aberration d'esprit où je vous vois! et, puisque vous ne voulez pas écouter la voix de la raison, je dois enfin vous dire... ce que j'ai eu vingt fois sur les lèvres depuis le commencement de ce pénible entretien!

— Je suis curieux de vous entendre...

— Eh bien, monsieur... vous prêtez à notre fils une vocation qu'il n'a pas, d'ambitieux désirs qu'il n'a pas... C'est vous, oui, vous seul, qui, égaré par l'égoïsme de l'orgueil paternel, voulez pousser Maurice dans une voie nouvelle, car je vous défie d'affirmer qu'il vous ait dit un mot, un seul mot, de cette vocation qu'il vous plait de lui supposer.

— Et quand cela serait, madame?

— Ainsi, vous l'avouez... c'est à l'insu de Maurice que...

— Et qu'ai-je donc à cacher, madame? Quoi donc de plus légitime, de plus respectable, que le sentiment d'un père qui, mettant son ambition, sa fierté dans le succès que son fils peut obtenir par son mérite, serait désireux de voir la carrière de son enfant éclatante et considérée? Ainsi, je déraisonne, je risque de compromettre l'avenir de Maurice, parce que je suis résolu, non de provoquer, mais de favoriser la vocation de mon fils, s'il voulait servir son pays dans l'une des plus nobles professions qu'il soit donné à un citoyen d'embrasser? Est-ce qu'en cela je suis en contradiction avec mes principes? Est-ce qu'avant-hier encore, madame, je ne vous disais pas : « Nous ne » saurions, certes, désirer pour Maurice » une condition plus douce, plus paisible, » plus heureuse que celle qu'il a choisie; » mais il en est de plus brillantes et de plus » honorées, par cela qu'elles sont plus dif- » ficiles, plus laborieuses! »

— Ah ! croyez-moi... au nom du ciel ! croyez-moi..., — reprit avec une croissante et douloureuse angoisse madame Dumirail, — malgré vous, ou à votre insu, et c'est là votre excuse, car vous êtes homme de bien, homme de cœur, vous cédez à l'égoïsme de la jalousie paternelle. Vous enviez votre sœur, de qui le fils est aujourd'hui décoré du titre d'Excellence... ce titre vous a tourné la tête... voilà le vrai... vous rêvez maintenant pour Maurice le titre d'Excellence... et à cette vanité, d'une réalisation si douteuse, vous sacrifieriez aveuglément aujourd'hui le bonheur de notre fils. Non, non, cent fois non ! Comme mère, comme épouse, je protesterai, je lutterai contre votre funeste ambition, tant que me restera la force ou le pouvoir de protester, de lutter !

— Eh bien, nous verrons, madame, dans cette lutte, à qui restera l'avantage. Mais, d'abord, retenez ceci... Dans le cas où, ainsi que cela est possible, Maurice désirerait entrer dans la diplomatie, il partirait pour Paris, afin d'y suivre son cours de droit et

d'aller travailler au ministère des affaires étrangères, puisque le bonheur veut que j'aie rendu d'assez grands service à M. de Morainville pour pouvoir tout attendre de sa protection en faveur de mon fils dont il facilitera les débuts diplomatiques... J'ai écrit ce matin même à ce sujet à M. de Morainville, le priant de me répondre courrier par courrier... Enfin, madame, mon égoïsme, mon imprévoyance, mon insanité d'esprit, me laissent heureusement assez de judiciaire pour reconnaître que Maurice ne peut être abandonné seul à lui-même, à Paris, malgré la sollicitude tutélaire dont l'entourerait certainement M. de Morainville... Je vous propose donc d'accompagner notre fils à Paris, et si vous refusiez d'accomplir ce devoir sacré. . je l'accomplirais moi-même, après avoir affermé le Morillon; opération prompte, facile et avantageuse, car nos terres sont maintenant tellement mises en valeur, que je reçois chaque jour, de la part de personnes les plus solvables, l'offre de prendre à bail le Morillon pour

trente mille francs par année. Voilà, madame, à quoi, le cas échéant, je suis décidé. Engagez maintenant, si cela vous plaît, une lutte impuissante contre moi, rien ne pourra ébranler ma volonté.

M. Dumirail fut interrompu par l'entrée de Jeane et de Maurice, accompagnés de Charles Delmare.

M. Dumirail se tut et parut embarrassé à la vue de Jeane, de Maurice et de Charles Delmare. Celui-ci, remarquant l'animation des traits de son ami, sa physionomie empreinte d'une colère contenue, pressentit qu'une discussion orageuse venait d'éclater entre les deux époux, discussion dont il s'alarma d'autant plus qu'elle était absolument contraire à leurs habitudes et annonçait chez M Dumirail une profonde perturbation morale.

Les deux fiancés, absorbés par la pensée de la démarche qu'ils venaient tenter auprès de leurs parents, avec la presque certitude de réussir, ne firent pas la même observation que leur *cher maître* : mais tous deux

ne purent cacher leur surprise, lorsque M. Dumirail, toujours si affectueux, leur dit brusquement, presque durement :

— Que voulez-vous ? vous voyez bien que je suis occupé de causer avec ma femme.

Et s'adressant à Charles Delmare d'une voix moins brusque, mais dont l'accent témoignait d'une certaine impatience de sa présence imprévue, M. Dumirail ajouta :

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.